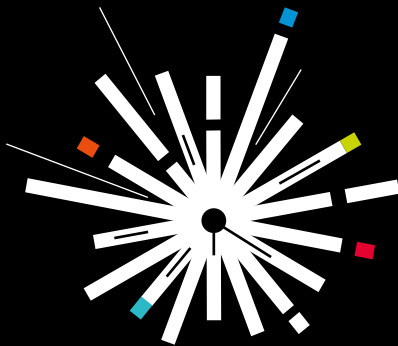


1974

2024

DES VIES

COMMÉMORATION DU CINQUANTENAIRE
DE LA CATASTROPHE DE LIÉVIN





Jean-Louis COTTIGNY

Président de Pas-de-Calais habitat
Conseiller départemental délégué
au logement et à l'habitat

Il y a 50 ans, 42 hommes perdaient la vie sous nos pieds, avalés par la mine, à la recherche de l'or noir du Bassin minier.

42 vies parmi tant d'autres, consacrées au travail et au progrès d'une société organisée autour des puits. Des vies simples, modestes et pourtant si riches.

Déjà, le Bassin minier était un creuset, un point de rencontre de toutes les communautés, de toutes les origines.

De cette époque, il faut, je crois, faire perdurer l'esprit de camaraderie, de solidarité et de progrès social que ces hommes ont incarné.

Oublier serait tout autant une catastrophe, un abandon de ces valeurs fondamentales. Elles sont le socle d'une société qui, 50 ans plus tard, rend encore hommage au courage de ces mineurs et de leurs familles.

Dans les pages qui suivent, vous retrouverez sans doute quelques souvenirs d'enfance. Et si vous n'êtes pas issu de ce territoire, vous aurez pourrez le découvrir.



27 décembre 1974, Liévin. 6h19. La mine avale 42 vies.

La fosse scellait à la fois le destin de ces hommes
et le sien, puisque cette catastrophe sonnera
le glas de l'exploitation des puits.

Intimes, les hommes et la mine vivaient
l'un de l'autre depuis plus d'un siècle déjà.

Du front de taille jusqu'au poumons,
chacun vivait au plus profond de son hôte.

L'un dans l'autre.

Mais, dans ce noir tableau,
les vies n'avaient que plus d'éclat.

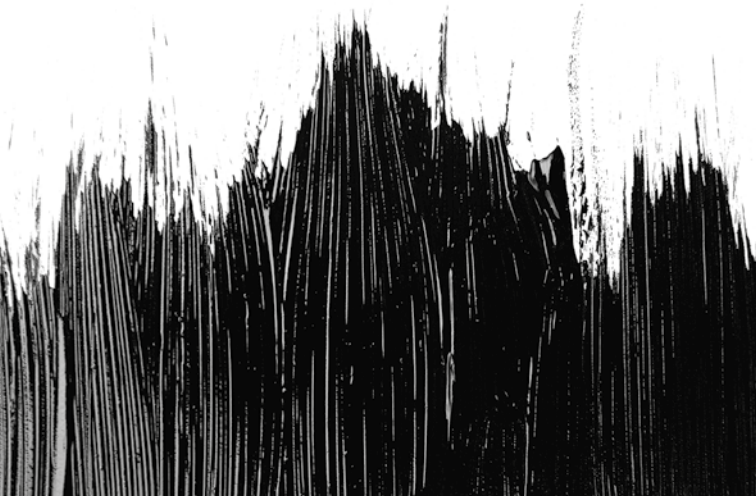
Le bleu ciel, le rouge brique.
Le blanc des robes de mariée.
Des vies pleines, rondes, dures,
comme le coke des boulets.

Autour des puits,
d'autres hommes travaillaient
à rendre ces vies moins dures, plus durables.
Sisyphes infatigables, ils poussaient
un à un les wagons du progrès social.

Au fil des ans, de petites avancées
en grandes innovations, le noir originel
s'est paré des reflets les plus vifs.

À l'occasion des cérémonies
de commémoration de la catastrophe,
en hommage au courage et à l'espoir portés
par ces hommes et leurs familles,
nous avons donné la parole aux Liévinois
qui témoignent, au travers de 42 mots clés,
du triomphe patient de la vie sur l'adversité,
de la couleur sur l'obscurité.

Qu'ils rayonnent au travers de ces mots.





Lucette HORNAERT

Fille de mineur

Le potager, richesse des corons

J'ai grandi dans une maison des mines. Elles avaient toutes un long jardin à l'arrière. Je crois que c'était une volonté des Houillères de manière à ce que les mineurs soient bien nourris. Elles offraient même quelques plants pour garnir le potager. Le jardinage était une grande occupation pour tous les mineurs et bien sûr mon père ne faisait pas exception à la règle. Il cultivait tout lui-même : salades, endives, pommes de terre, betteraves, choux, carottes, concombres. Il y avait aussi des arbres fruitiers : des fraises, des pêchers, des poiriers, il y avait aussi des groseilles... et des fleurs.

Le jardin permettait d'améliorer le quotidien de la famille. Ma mère n'a jamais acheté de fruits et légumes !

Mon père a toujours aimé passionnément son potager et l'a entretenu avec soin. Il faisait son propre engrais en vidangeant les toilettes. C'était comme cela à l'époque. C'était son jardin, il y était toujours !

*Il ne fallait pas y aller pour chercher du persil ou autre !
Il n'était pas contre donner, mais il fallait demander.
Il n'a jamais refusé de partager un peu de ses fruits
et légumes. Le potager, c'était l'affaire du père de famille.
Quand j'y repense, peu de femmes allaient travailler au
jardin. Il faut dire qu'elles avaient déjà beaucoup à faire
à la maison !*

*Mon père faisait la récolte et mettait les fruits et légumes
à notre disposition. Il se levait aux aurores et la première
chose qu'il faisait, c'était d'aller inspecter ses plantations.
Il faisait des concours ! Si je me rappelle bien, les mineurs
étaient récompensés et mis à l'honneur dans les différents
journaux. C'est vrai que les compagnies des mines
intervenait dans beaucoup de domaines, y compris dans
les loisirs comme le jardinage. Les jardins des mineurs
faisaient joli dans la cité, mais ils devaient les entretenir
correctement sous peine de sanction !*



Les jardins partagés

Au quartier Baudimont à Arras, à la résidence des 4 As à Achicourt, au quartier de la République à Avion ou encore au Bois aux oiseaux à Sains-en-Gohelle : les jardins partagés fleurissent sur l'ensemble du département. Pas-de-Calais habitat attache une importance considérable au bien-être des locataires et nous savons tous aujourd'hui les bienfaits que procure le jardin, tant pour sa production de légumes frais que pour son côté convivial rapprochant les habitants et cultivant ainsi le mieux-vivre ensemble.

Jardiner, cultiver son potager, c'est aussi réapprendre à manger mieux. C'est avoir la fierté de partager sa production de salades ou de fraises. C'est transmettre aux plus jeunes des savoirs-faire parfois oubliés. C'est souvent tester de nouvelles recettes, cuisiner des mets auxquels nous n'aurions pas pensé. C'est rassembler les générations autour d'un projet commun.

Le jardin est aussi un formidable laboratoire pour la biodiversité. En plus d'offrir des fleurs à nos pollinisateurs - qui nous le rendent bien -, les jardins partagés apportent de la verdure, là où parfois il n'y en avait plus. Un coin de nature à deux pas de chez soi.

CHEVAUX



Les chevaux, compagnons du quotidien

Les chevaux ? Ils travaillaient aussi dur que les mineurs. Des mois, parfois des années entières passées dans l'obscurité des galeries. ils tiraient des wagonnets lourds de charbon. Leur souffle lourd se mêlait à l'air épais de la mine où la lumière des lampes à huile ne faisait qu'accentuer l'obscurité. Ces animaux courageux étaient un pilier du quotidien des mineurs, souvent oubliés dans la dureté de leur travail.

Mon père était affecté à l'abattage. Allongé dans des positions impossibles, sans même un centimètre pour bouger, il taillait les murs pour récupérer les gaillettes de charbon. Quand il rentrait à la maison, il était épuisé et couvert de poussière. Les chevaux, eux, on les voyait descendre à la fosse. C'étaient de véritables bêtes de travail, magnifiques, au regard doux malgré la brutalité de leur quotidien. Mon père les adorait. Il n'hésitait pas à sacrifier sa pause "briquet" pour aller s'occuper d'eux. Il leur apportait de l'eau fraîche, les soignait quand ils en avaient besoin.

Les chevaux tiraient les bennes, ces wagonnets remplis de charbon. Il fallait que ça avance, coûte que coûte, pour que le travail ne s'arrête jamais. Dans les galeries, sans eux, tout aurait été impossible. On accrochait aux attelages des wagonnets si lourds que même trois hommes n'auraient pas pu les déplacer. Et pourtant, ces bêtes avançaient, pas à pas, sans jamais se rebeller. Elles se contentaient de faire leur tâche, sous la lumière vacillante des lampes, aveuglées par l'obscurité qui ne les quittait jamais. Ça brisait le cœur.

Souvent, c'étaient les galibots, ces jeunes mineurs, qui étaient chargés de s'occuper des chevaux. Et quand les mines ont été fermées, il a fallu remonter les chevaux à la surface. Mais beaucoup d'entre eux sont devenus fous, perdus, effrayés. Ils ne reconnaissaient plus rien. Mon père disait qu'après un an au fond, ils devenaient presque aveugles. Et puis, quand un cheval était trop vieux ou trop malade pour continuer, il restait là-bas, dans les profondeurs de la mine.



Dans les yeux du cheval

Florence Davril vient de publier un livre illustré pour enfants dont le héros, Pompon, a été cheval de mine.

Florence Davril, bibliothécaire à Loos-en-Gohelle, écrit *Dans les yeux du cheval*, un conte émouvant sur Pompon, un cheval de mine, en seulement deux heures pour un kamishibai - un théâtre de papier d'inspiration japonaise - destiné à des enfants de CM2. L'histoire, qui rend hommage aux mineurs et au Bassin minier retrace la vie de Pompon, descendu dans la nuit de la mine pour tirer des wagonnets de charbon et remonté au jour à la fin de sa vie. Ce conte touche profondément Sabine, sa collègue du service jeunesse dont le père était mineur et Claire, professeure des écoles, dont le grand-père s'occupait des chevaux au fond des mines.

Encouragée à publier le texte, Florence se tourne vers l'association L'Épinette pour en faire un livre illustré par des élèves et des artistes locaux. Rapidement, le livre devient un succès et lauréat du prix Alain-Decaux, distinguant son hommage à la mémoire des mineurs. Florence défend son choix de ne pas simplifier le langage, estimant qu'il est essentiel de préserver une richesse de vocabulaire pour les plus jeunes.

PLATS MAISON



La cuisine d'antan

J'ai grandi dans une maison des mines. Mon père était un véritable jardinier, un amoureux de la terre. Il avait un long jardin à l'arrière de la maison et franchement, on aurait dit un petit potager à lui tout seul. Il y faisait pousser tout ce qu'il fallait pour nourrir la famille.

Ma mère n'a jamais acheté un seul légume. Avec tout ça, elle nous préparait des soupes, des potées, des plats mijotés... C'était la cuisine du cœur, la cuisine des mines, celle qui réchauffe. Seule exception : la viande. Elle l'achetait, mais pour tout le reste, c'était du "fait maison", du frais, du local.

Et vous savez ce qu'il y avait aussi dans ce jardin ? Des arbres fruitiers, des fraisiers, des poiriers, des pêchers... Ma mère faisait ses confitures. Les tartes ? C'était un vrai délice.

Ma mère, avec des fruits frais, nous faisait des tartes au flan, des tartes aux pommes, "tout maison". Il n'y avait que les pommes de terre, l'hiver, qui nous échappaient un peu...

Il y avait aussi des spécialités maison, comme le fameux "rassacache", une soupe aux légumes avec du lard. Un vrai régal ! Après, on descendait la marmite à la cave et le soir, on allait boire la soupe à la louche. On faisait tout nous-mêmes, même les boissons. Le vin, la bière et des liqueurs avec les cerises du jardin. Tout était possible. Il y avait un petit secret pour colorer le bouillon aussi. Vous ne le croirez pas, mais on chauffait un morceau de sucre pour en faire un caramel. Et voilà, le bouillon était coloré. Il n'y avait pas de Viandox à l'époque, on faisait avec ce qu'on avait ! En plus d'être bons, ces plats étaient économes car au lieu d'aller faire les courses au magasin, tout était disponible au jardin.

Il n'y avait pas de micro-ondes, pas de plats préparés, mais il y avait tout l'amour qu'on pouvait mettre dans un repas fait maison. Aujourd'hui, je me dis que les femmes qui travaillent ont bien moins de temps pour cuisiner et à l'époque, on se retrouvait avec beaucoup de plaisir, en famille, autour d'un plat qui avait mijoté des heures.



Les repas à domicile (service du Département)

Bien que l'envie de préparer un bon petit plat comme avant soit bien présente et que la jeune génération cherche à retrouver des savoir-faire parfois oubliés, il n'est pas toujours simple pour nos aînés de cuisiner.

C'est pourquoi le Département du Pas-de-Calais et les communes, par l'intermédiaire de leur Centre communal d'Action Sociale, offrent des aides aux seniors souhaitant bénéficier du portage de repas à domicile.

Les bénéficiaires de ce service peuvent librement choisir leurs menus pour la semaine ainsi que le nombre de repas désirés. Ces repas peuvent même être adaptés à un régime spécifique, comme un régime sans sel. Ils sont ensuite livrés sous forme de plateau-repas, généralement à réchauffer. Préparés localement par des traiteurs ou des cuisines collectives, ces repas sont cuisinés selon des méthodes traditionnelles, afin de préserver le goût des bonnes choses tout en garantissant une alimentation saine et équilibrée.

Le coût du portage de repas varie. Il peut être pris en charge en tout ou en partie par le Centre communal d'action sociale (CCAS) ou par le Département.

ÉDUCATION DES FILLES



L'art de la maison

"Tenir" sa maison : tout un art ! A l'époque où j'étais encore une enfant, je regardais ma mère, mi-amusée, mi-exaspérée, en lui demandant : "un jour, tu m'apprendras à faire tout ça ?" Et elle, toujours avec son sourire d'un autre monde, répondait invariablement : "tu verras quand tu seras mariée, tu apprendras." Ah, le fameux "quand tu seras mariée"... Si seulement j'avais su ce que cela impliquait !

Un jour, je me suis donc mariée (on peut dire que j'avais "l'âge de raison") et là, le vrai défi a commencé. Je me suis lancée dans la préparation de ma première soupe, pleine d'optimisme et de bonnes intentions... et là, catastrophe ! Je n'avais pas seulement raté la recette, mais aussi la mise en route de l'appareil. Mon père m'avait montré comment cuire les haricots, mais le fourneau, lui, avait décidé de me laisser en plan. Ma mère avait un petit réchaud à gaz de camping qui, soi-disant, "fonctionnait très bien", mais évidemment, il est tombé en panne. C'était le début d'un véritable fiasco culinaire, comme dans un mauvais épisode de "Top Chef".

Après plusieurs tentatives, j'ai fini par me débrouiller. J'ai appris à faire mes soupes... enfin, presque comme maman.

Et puis, il y avait ma sœur. Elle était la "couturière star" de la famille. À 14 ans, elle rêvait de devenir styliste et d'aller à Paris. Mais à l'époque, ce n'était pas si simple ! Elle s'est donc rabattue sur l'enseignement ménager, où elle a appris la couture, avec un talent qui, je vous assure, aurait pu rivaliser avec les plus grands couturiers de l'époque. Elle a même fait ma robe de mariée ! Un chef-d'œuvre. Et quand elle se mettait à cuisiner, c'était carrément de l'art. Ses plats ? C'était beau, c'était bon, c'était... comment dire... l'équivalent culinaire d'une œuvre de Picasso, mais en plus savoureux ! On ne s'en lassait jamais. Ah, la nostalgie de ces repas... C'était vraiment un régal pour les yeux et le ventre. Qui pouvait résister à ses chefs-d'œuvre ? Personne, évidemment !



L'évolution de l'éducation des filles

Au XIX^{ème} siècle, si l'idée de scolariser les filles au primaire est devenue courante, ce n'est pas le cas pour le secondaire, et encore moins pour le supérieur. À cette époque, malgré leur travail dans de nombreux secteurs, les filles étaient principalement destinées à être épouses et mères. Il faut attendre 1880 pour que la loi Camille Sée introduise l'enseignement secondaire pour les filles et 1924 pour qu'elles puissent enfin passer le bac sans dérogation. Mais jusqu'aux années 60, les études des jeunes filles se limitaient souvent au certificat d'études primaires. Les écoles ménagères, créées à la fin du XIX^{ème} siècle, formaient les filles à la gestion de la maison et à quelques compétences pratiques comme la couture ou la comptabilité personnelle. La vraie révolution se fait après la Seconde Guerre mondiale avec la création du collège unique, la mixité et l'accès des filles aux grandes écoles. Pourtant, bien qu'elles réussissent souvent mieux que les garçons, elles optent souvent pour des filières moins prestigieuses, influencées par les stéréotypes. La loi de 2013 cherche à casser ces préjugés et à offrir à toutes une chance égale de réussir.

SOLIDARITÉ



Didier MOREELS
Fils de mineur

Charbonner par solidarité

Dans nos corons, les livraisons de charbon se faisaient tous les deux mois pour les couples. Mais pour les veuves de mineurs, c'était une fois par trimestre.

Ne vous méprenez pas : le charbon n'était pas livré dans des sacs. Il était déversé à même le sol devant chaque maison. Bien entendu, il fallait l'entreposer à la cave et il ne fallait pas traîner !

Je vivais avec mes parents et à douze ans, c'est moi qui rentrais le charbon, tandis que mon père revenait de la fosse. Quand le livreur passait, nous prenions nos seaux et nous allions aider les veuves. Les maisons des mines disposaient d'un soupirail ouvert sur le trottoir qui donnait directement dans la cave. Alors, on y jetait le charbon pour que cette dame soit tranquille. Ce geste n'attendait aucune récompense ni pourboire ; c'était un devoir. Mes parents n'auraient jamais accepté que nous passions devant une voisine sans l'aider. C'était la règle, valable pour toutes les familles du coron.

De cette époque, c'est cette solidarité que j'ai gardée. On faisait aussi les courses "des petites vieilles", on prenait le filet on partait avec le billet que "grand-mère" avait glissé bien au fond de notre main. Pour les personnes seules, le voisin apportait la soupe et aussi le rata. Quand on pense qu'il n'y avait pas de frigo ! C'étaient souvent les plus jeunes qui s'occupaient des plus âgés, naturellement, sans se poser de questions. Il n'y avait pas de MAPAD à l'époque.

Ces valeurs de partage et d'entraide, je les ai gardées toute ma vie ! Chaque fois que je peux apporter ma contribution, je le fais. On ne peut pas vivre sans solidarité.

Aujourd'hui, je vais bien, mais demain ? On peut très vite descendre du grenier à la cave. Je serai content que quelqu'un vienne "me remettre sur ma chaise". C'est ça la vie.



Les béguinages : un habitat alternatif à la maison de retraite

Pas-de-Calais habitat offre un habitat dédié aux seniors : le béguinage. Le bailleur social en compte désormais 63, soit 968 logements, sur l'ensemble du département.

Ces béguinages proposent un vrai projet de vie pour des personnes âgées, seules ou en couple. C'est une solution sur mesure pour les seniors, afin que ceux qui ne souhaitent plus vivre à leur domicile puissent évoluer dans une résidence sécurisée, sans devoir intégrer un établissement pour personnes âgées.

Situé en cœur de ville ou de village, à proximité des commerces et des services, ce type d'habitat se compose le plus souvent d'une dizaine de maisons disposées autour d'un espace central verdoyant et piétonnier, lieu de rencontre entre résidents. Ce type d'habitat est donc propice à la solidarité entre voisins et à la convivialité.

L'intérieur du logement est pensé pour faciliter la vie quotidienne, avec des équipements adaptés tels que des larges ouvrants, des prises en hauteur, une salle de bain ergonomique et de grandes surfaces permettant la circulation des personnes à mobilité réduite.



Rendez-vous au bal volant

Le bal volant, c'était un moment magique, une fête éphémère suspendue dans l'air. Tout ça tenait en quatre panneaux de bois, montés à la va-vite, recouverts de toiles et un orchestre improvisé qui faisait danser tout le monde. Souvent, c'étaient des copains et des copines qui formaient l'orchestre et chaque semaine, il y avait un bal ! C'était un rendez-vous incontournable !

Quand on était jeune fille, le bal n'était pas un droit, mais un privilège. Il fallait l'accord du papa et croyez-moi, c'était strict. À 16 ans, une jeune fille n'allait pas au bal sans que son père la surveille de près. Ils avaient cette peur que, après la fête, elle revienne avec plus que des souvenirs dans les yeux. Pour un garçon, c'était plus facile. Nous, à 17 ans, on pouvait y aller sans trop de questions. C'était un autre temps.

Les bals, c'était avant tout un moment de convivialité. Bien sûr, il y avait des petits incidents, comme partout, mais l'ambiance restait amicale.

Le dimanche soir, à l'occasion de la ducasse, c'était un vrai rassemblement, de jeunes amoureux aux cheveux fraîchement peignés, mais aussi des plus vieux, qui retrouvaient le goût de la fête. Les pères, plus réservés d'ordinaire, se laissaient aller à chanter des airs qu'on n'avait jamais entendus et les mères les regardaient, avec un sourire qui en disait long. Et les mères, ah, les mères, elles portaient leurs plus belles robes et tournaient dans les bras de leurs maris, des maris qui, en dehors de ce bal, n'étaient pas souvent si souriants. Mais là, dans ce petit monde suspendu, ils étaient tous heureux, comme si le temps ne comptait plus.

Aujourd'hui, dans l'immeuble où je vis, c'est pareil. Les gens se connaissent, se saluent, s'entraident et c'est ça qui rend les choses si belles. Parce qu'au fond, c'est l'ambiance, l'amitié, la complicité qui font tout.



Les bals du XXI^{ème} siècle

Les guinguettes sont de retour et avec elles, l'ambiance rétro de valse musette, lampions et accordéon ! Ces lieux festifs, nés au XVIII^e siècle, où l'on dansait, mangeait et buvait du "guinguet", un vin bon marché, ont su se réinventer pour séduire toutes les générations.

D'abord codifiées avec des danses comme la contredanse ou le quadrille, les guinguettes ont évolué vers des styles plus modernes. En 1972, la fête du Petit Vin Blanc à Nogent-sur-Marne attirait 900 000 personnes, symbole de leur âge d'or. Après une baisse de popularité dans les années 60, les guinguettes connaissent un grand renouveau aujourd'hui, mêlant tradition et modernité, avec des reprises d'accordéon dans tous les styles !

Cet été 2024, l'office de tourisme de Lens-Liévin a organisé cinq week-ends de guinguette, au bord de l'eau ou au pied des terrils, pour partager un moment de fête et de convivialité à Loison-sous-Lens, Noyelles-sous-Lens, Fouquières-lez-Lens, Harnes et Courrières... une belle occasion de danser, rire et profiter du soleil !

EAU CHAUDE



L'eau sur le feu

Ma mère venait me réveiller le matin et prenait soin de réchauffer mes pieds en les plaçant près de la cuisinière, pendant que l'eau chauffait doucement dessus. À l'époque, nous n'avions pas d'eau chaude au robinet.

Aujourd'hui, c'est si simple d'ouvrir le robinet ou la douche et de profiter d'un jet d'eau bien chaude, mais avant, pas question de se réchauffer sous la douceur d'une eau presque brûlante... C'est tout l'amour d'une maman.

Le matin, c'était une toilette rapide avec l'eau chaude de la bouilloire. Les cheveux, on ne les lavait pas tous les jours, mais chaque samedi, c'était le moment du bain. Nous étions quatre enfants et chacun de nous se baignait à son tour dans le chaudron. Ma mère veillait à ce que l'eau reste bien chaude, en rajoutant doucement de l'eau qu'elle avait fait chauffer sur la cuisinière. C'était un petit rituel, un moment où, malgré les contraintes, elle veillait à ce qu'on soit bien, confortablement enveloppés de chaleur et de soin.

De la même façon, pour faire la lessive, ma mère utilisait une lessiveuse qu'elle posait soigneusement sur le foyer, afin que l'eau chauffe lentement. C'était tout un rituel, un moment de patience et d'organisation. Après avoir lavé, il fallait rincer avec soin et essorer, encore et encore... Chaque famille avait son "jour de lessive", un jour où, malgré la fatigue, ma mère répétait les gestes maintes et maintes fois.

L'arrivée du chauffe-eau au gaz a été une véritable révolution dans notre quotidien. Les houillères ont pris en charge les travaux et installé les canalisations. Le jour qui m'a le plus marqué, c'est celui où a été installée la douche. C'était un moment incroyable, presque magique, comme un saut dans la modernité. Un petit luxe que nous avons savouré, un signe de tout ce qui changeait autour de nous. C'était en 1975, j'avais 15 ans. Avant ça, la toilette se faisait dans la cuisine, sans paravent et pourtant, cela ne nous choquait pas du tout. Mais ce jour-là, j'ai adoré avoir plus d'autonomie et d'intimité.



Logement 5 étoiles avec eau

L'après-guerre et la reconstruction ont apporté une nette amélioration de la qualité de vie, malgré l'idée un peu décalée que, finalement, une salle de bain privée n'est pas si essentielle pour une majorité de la population. À l'époque, on se contentait bien souvent d'une simple pièce avec un lavabo et c'était déjà pas mal. La salle de bain telle qu'on la connaît aujourd'hui ne deviendra vraiment populaire qu'à partir des années 1970, époque où seulement 50 % des foyers français en étaient équipés. Avant ça, on se contentait de la "salle d'eau" ou du "cabinet de toilette", une pièce où le luxe se résumait à un lavabo et encore.

C'est aussi à cette époque que les logements sociaux fleurissent pour répondre au baby-boom et la plupart de ces nouveaux appartements ont la chance de se doter d'une vraie salle de bain. Aujourd'hui, la salle de bain a bien évolué et elle est devenue un incontournable, au point qu'on se permet même de buller dans la baignoire, en toute intimité et en toute tranquillité. Ah, la belle vie !

FERMETURE MINE



Le renouveau

Lorsque les dernières mines ont fermé, j'étais déjà adulte et je me rappelle très bien de cet événement. Mes parents, qui avaient vécu la dureté et les dangers du travail dans les galeries, ne voulaient surtout pas que je suive leur exemple. Ils avaient vu trop de tragédies, d'accidents qui avaient laissé des familles brisées et cela les poussait à rêver pour moi d'une vie différente.

Je n'oublierai jamais l'accident du 27 décembre 1974, où une explosion à la fosse 3 a fait 42 morts et cinq blessés. Ce drame a profondément bouleversé la communauté, marquant la fin d'une époque. La fosse 3 a fermé en 1978, suivie un an plus tard par la fosse 6. Cette fermeture, soudaine et inattendue, a choqué tout le monde, d'autant plus qu'une nouvelle machine venait juste d'y être installée. Malgré la douleur, certains mineurs proches de la retraite ont pu partir et de nouvelles industries ont apporté une certaine renaissance à la région.

Ce qui était le plus difficile à supporter, c'était de voir les chevaux remonter, leurs corps affaiblis et leurs yeux ternes. Ces animaux, qui travaillaient dans les galeries aux côtés de nos pères, semblaient avoir perdu toute vie. Beaucoup d'entre nous pleuraient devant ce spectacle. Ces chevaux n'étaient pas de simples bêtes de somme, ils avaient chacun un nom, une personnalité.

Pour nous, qui avons vu nos parents se dégrader à cause de la silicose et de l'épuisement lié au travail minier, la fermeture des mines a été une forme de libération. J'ai vu des proches, à peine âgés de 45 ans, devoir se déplacer avec une bouteille d'oxygène. Et pourtant, les mines ont longtemps refusé de reconnaître cette maladie comme étant professionnelle, la qualifiant d'emphysème banal. Cela a donné lieu à de longues batailles juridiques. Ils étaient tellement tristes de voir ceux qui avaient consacré toute leur vie à la mine être ainsi oubliés. Ce qui a permis de tenir dans le Bassin minier, c'était avant tout la solidarité entre ses habitants.



Une reconversion après la mine

Le 20 décembre 1990, la dernière gaillette de charbon a été remontée à Oignies, sous les projecteurs, marquant la fin de 270 ans d'extraction minière dans le Nord-Pas-de-Calais. Une page se tournait, mais l'histoire continue !

La reconversion du Bassin minier, après le déclin du charbon, a représenté un défi économique et social colossal, mais aussi une formidable opportunité de réinvention ! Le charbon du Nord-Pas-de-Calais, devenu plus coûteux que les importations, a vu sa production chuter et les mines ont fermé dans les années 1970.

En 1976, après la guerre, sur 220 000 mineurs, seulement 40 000 étaient encore en activité et 20 000 devaient se réorienter. Mais loin de se laisser abattre, la région a su se relever grâce à l'aide de l'État, avec des projets audacieux tels que les usines automobiles de Douvrin et Douai ou la pétrochimie à Dunkerque. Malgré quelques obstacles, notamment une formation insuffisante des mineurs et leurs conditions physiques, la reconversion a pris un tour résolument positif. Bien que la crise économique de 1973 ait apporté son lot de difficultés, l'optimisme ne manquait pas pour l'avenir.



Une médecine rude et partielle

Les médecins, ce n'était pas du tout comme aujourd'hui. Quand on tombait malade, on toussait, le médecin donnait du bromure à quasiment tout le monde peu importe la maladie. À vrai dire, on avait presque peur des médecins. Ils étaient souvent sévères, pas vraiment sympas. Avec tous les patients qui venaient les consulter, il était normal qu'ils n'aient pas le temps de vraiment s'occuper de chacun d'entre nous. Ils avaient un secteur immense à gérer. Avec 2000 personnes sous leur responsabilité, ils ne pouvaient pas vraiment prendre le temps pour chaque cas et chaque quartier avait son médecin.

Avant 1946, chaque Compagnie gérait son propre système de santé. On avait des dispensaires de quartier, des Caisses de Secours. Quand on avait besoin d'aller à l'hôpital, nous allions à l'hôpital Schaffner à Lens. Les médecins des mines étaient salariés des Compagnies et leur rôle n'était pas facile. Leur priorité était de défendre les intérêts des Compagnies, pas toujours ceux des mineurs.

Ils devaient rendre des comptes à leur employeur et ça les rendait parfois moins objectifs. Ça créait des tensions. Les mineurs avaient souvent l'impression de ne pas être bien soignés, parce que même si le médecin les voyait, il était là avant tout pour protéger les intérêts des mines.

Les médecins des mines avaient des avantages similaires à ceux des mineurs : une maison de fonction, du chauffage, des soins et un salaire équivalent à celui d'un ingénieur. Tout le monde avait son grade. Le mineur vivait dans les corons, dans une maison modeste, tandis que l'employé avait une petite maison plutôt agréable. Les cadres avaient des maisons plus grandes et l'ingénieur, lui, vivait dans un petit château. Le médecin, tout comme l'ingénieur, avait "ce petit château", souvent avec une salle de bain luxueuse !

Les médecins étaient payés selon le nombre de patients qu'ils suivaient. Mais même si leur situation semblait enviable, leur rôle était difficile, car ils devaient gérer un grand nombre de mineurs, dans des conditions parfois compliquées.



Préservation du patrimoine minier

En 1930, Alfred Maës, maire de Lens et président de la Caisse de secours des ouvriers et employés des mines, décide de créer un établissement offrant aux mineurs et à leurs familles une médecine gratuite et de qualité : le dispensaire de la Caisse de secours des ouvriers et employés des mines de Lens. Le bâtiment, situé entre la rue Eugène Bar et le Boulevard Basly, est inauguré le 16 février 1931. À l'intérieur, plusieurs éléments décoratifs rendent hommage aux mineurs et à la Société de secours minière, dont un vitrail signé Raphaël Lardeur. En 1970, la Ville de Lens acquiert l'édifice et y réalise des travaux. Rebaptisé Centre Léon Jouhaux en 1975, il devient un lieu d'accueil pour des services municipaux, le Planning Familial et diverses associations. En 2010, Pas-de-Calais habitat en fait l'acquisition et à partir de 2015, lance un chantier de rénovation pour y installer les bureaux de la direction territoriale Artois-Gohelle. Les travaux allient modernité et respect du patrimoine. Aujourd'hui, des visites sont organisées lors du Printemps de l'Art Déco et des Journées du Patrimoine.



Nathalie DERANSY

Liévoise, salariée de Pas-de-Calais habitat

Un héritage en métal

Pour moi, le chevalet c'est bien plus qu'un simple morceau de métal et de bois. C'est un hommage à nos mineurs, ces héros du quotidien, qui ont su transformer la dureté du travail en une fierté tenace. Paris a sa Tour Eiffel et nous, nous avons nos terrils et leurs chevalets. Des géants de métal qui ont résisté aux vents du temps, un peu comme nos ancêtres, qui n'ont jamais fléchi face à la souffrance. On peut dire qu'on a eu de la chance qu'ils n'aient pas démoli ces chevalements du Pas-de-Calais ! C'est un héritage, un symbole de notre passé, un souvenir qu'on garde bien vivant... c'est un peu de l'histoire du Pas-de-Calais.

Du temps où les mines étaient en plein essor, le chevalet n'était pas juste un joli décor métallique : c'était l'incourable structure qui permettait de faire descendre et remonter à la fois les mineurs et le charbon, tout ça dans une cage d'ascenseur. Ce devait être terrible !

Il remplissait toujours le même rôle : il soutenait les molettes, ces grandes roues qui, grâce à des câbles tirés par la machinerie, plongeaient dans les entrailles de la terre pour empêcher la cage de faire des siennes. C'est important d'en prendre soin, de les entretenir régulièrement et de les rénover comme c'est le cas en ce moment. Car, tout comme les terrils, il se dresse fièrement à l'horizon, tel un symbole de notre histoire minière, un proche que l'on est heureux de retrouver à chaque coin de rue.

Au Centre Historique Minier de Lewarde, on peut remonter le temps et descendre - virtuellement, bien sûr - dans un puits. Casque sur la tête et avec un peu d'imagination (et de technologie), on se retrouve au cœur de la mine ! Mais ce n'est pas tout. Le musée reconstitue la vie quotidienne des mineurs. Une belle manière de comprendre l'histoire et le courage de ces hommes et femmes. C'est d'ailleurs la prochaine sortie que j'envisage avec mes petits-enfants. Une belle occasion de leur montrer à quel point ces gens ont été formidables... et de leur faire apprécier la lumière du jour !



Patrimoine classé

Dans les années 30, environ 150 chevalements ornaient le Bassin minier, mais seuls 21 ont survécu à la fin de l'exploitation. Certains restent au cœur des bâtiments des "recettes", où les berlines de charbon circulaient, tandis que d'autres sont conservés individuellement comme témoins d'une époque révolue, incarnant la mémoire des mines disparues.

Ces chevalements, conçus avec soin, reflètent les différentes étapes de l'histoire du Bassin minier. Élancées et aérées, leurs structures métalliques, souvent d'une vingtaine de mètres de haut, se distinguaient par des décorations soignées, telles que des paratonnerres et des festons. Le plus impressionnant ? Celui de la Fosse 3, dernier vestige du carreau de la fosse dite Saint-Amé. Ce chevalement métallique en poutrelles à treillis rivetées, construit entre 1922 et 1923, mesure 43 mètres de haut pour un poids de près de 350 tonnes. Ses molettes ont un diamètre de 5,50 mètres. Au sommet l'insigne minier, formé par un pic et une hache entrecroisés, couronne l'édifice. Il est classé au patrimoine mondial de l'UNESCO.

FOSSE 3



Un lieu chargé de mémoire

Liévin est la ville où j'ai grandi et elle occupe une place unique dans mon cœur. Parmi ses nombreux lieux emblématiques, la Fosse 3 se distingue particulièrement. En son centre, l'église Saint-Amé est un véritable symbole de notre patrimoine.

Devenue célèbre depuis 2008 pour ses vitraux modernes et figuratifs, elle rend hommage à la vie des mineurs de Liévin.

Cette église fait partie de mon quotidien : je m'y rendais aux célébrations de Noël, mais aussi aux festivals de mapping, événements qui renforcent encore notre fierté locale. Juste en face, le monument mémorial rappelle la tragédie de 1974.

Ce terrible accident, survenu le 27 décembre, a marqué à jamais notre histoire, emportant la vie de 42 mineurs et entraînant la fermeture du dernier puits minier de la région. Cet événement douloureux est toujours dans nos mémoires.

Mon mari, petit-fils de mineur travaille à la Ville de Liévin comme plombier. Depuis 2018, il a l'honneur et surtout la responsabilité, de préparer le matériel nécessaire pour allumer la flamme lors des cérémonies commémoratives.

Ce moment, chaque année, est chargé d'émotion. C'est un instant de respect et de solidarité, mais aussi un rappel poignant de notre histoire et de notre mémoire collective.

Je n'avais que 6 ans lorsque la catastrophe de 1974 a bouleversé notre ville. À l'école, dans la famille, on nous en parlait souvent, on nous expliquait les horreurs de cette nuit-là et chaque maire, chaque responsable de notre commune, a toujours fait en sorte que cette mémoire perdure. C'est important pour ceux qui ont vécu cette épreuve, beaucoup de femmes ont perdu leurs maris, beaucoup d'enfants ont perdu leurs papas. Je pense particulièrement à un ami qui a perdu son père lors de cette catastrophe.

Les souvenirs de cette tragédie sont régulièrement ravivés, que ce soit à travers les articles du journal municipal ou plus personnellement, lors de ma remise de médailles du travail, où l'on m'a offert un livre qui retrace l'histoire de notre ville.



Le temps s'est arrêté

Le 27 décembre 1974, un coup de grisou frappe la fosse 3 de Liévin, causant la mort de 42 mineurs. Alors que les familles attendent désespérément des nouvelles, les secouristes se précipitent, mais 41 hommes sont déjà morts sur le coup et un autre décède des suites de ses blessures. Les proches des victimes, en proie à l'espoir et à la douleur, sont confrontés à la presse et aux autorités. Le drame rappelle les dangers récurrents dans les mines, comme ceux de 1945, 1957 et 1965. En janvier 1981, le tribunal reconnaît la "faute inexcusable" de l'employeur, mais en 1984, cette décision est annulée et l'ingénieur responsable est seul à être condamné. Cette catastrophe marque un tournant dans la reconnaissance des responsabilités dans les accidents miniers.

La catastrophe met fin à l'exploitation minière de Liévin. La fosse 3-3 bis devient un lieu de mémoire et l'église Saint-Amé, construite pour les mineurs et leurs familles, arrête son horloge à 6h17, l'heure exacte du drame. Ce geste symbolique perpétue la mémoire des 42 victimes et reste un témoignage poignant de la tragédie.



Remonter le précieux minerais

Je suis née à Liévin et à l'âge de 6 ans, j'ai quitté mon enfance passée dans un baraquement pour arriver, pleine d'espoir, dans le coron de la rue Le Chatelier, entourée de mes parents, mes deux sœurs et mon petit frère, encore bien au chaud dans le ventre de ma mère. Ce fut un nouveau départ, un grand changement. Mes grands-parents étaient mineurs et bien que je n'ai pas vécu cette époque de descente à la fosse, les récits ont profondément marqué ma jeunesse, teintant mes souvenirs de cette histoire qui fait encore partie de nous.

La berline de mine, c'était ce petit wagonnet utilisé dans les galeries souterraines, dans le ventre même de la terre. Ce n'était pas un grand véhicule car l'espace était si réduit qu'il fallait que les mineurs puissent la manœuvrer à la force de leurs bras, dans des conditions difficiles. La berline servait principalement à transporter le charbon pour le remonter à la surface. Elle circulait sur des rails étroits, souvent posés dans des galeries exiguës et tortueuses..

Pour les mineurs, pousser et guider la berline n'était pas qu'un simple travail physique, c'était un véritable défi quotidien. Travailler dans la mine, c'était un métier d'une extrême dureté. Certains étaient à peine adolescents lorsqu'ils descendaient sous terre. Beaucoup parmi eux sont tombés malades, développant la silicose, une maladie qui a emporté des vies. Ils ont parfois sacrifié la leur, tout cela pour remonter le charbon. En fin de compte, bien que la berline ait été conçue pour alléger le travail, elle ne faisait que soulager partiellement une charge déjà écrasante.

Aujourd'hui, si vous avez un peu de curiosité, vous pouvez voir une berline exposée au jardin public de Liévin. C'est une belle manière de se souvenir de la dureté du travail des mineurs et de ne pas oublier leur sacrifice.



Les machines ont remplacé les hommes

Il y a exactement vingt ans, le 23 avril 2004, la dernière mine de charbon en France fermait ses portes : celle de La Houve à Creutzwald, en Moselle. L'arrêt de l'exploitation marquait la fin d'une époque, celle du charbon, une ressource essentielle qui a joué un rôle crucial dans la reconstruction du pays après la guerre.

Mais la mine de charbon n'est pas qu'un décor emblématique de l'histoire ouvrière. Bien que son exploitation ait été abandonnée, elle subsiste encore en Europe. Pourtant, ce qui faisait la force de ces mines - la main-d'œuvre humaine - a été remplacée par des machines colossales.

Aujourd'hui, ces engins d'extraction, tournent sans relâche, jour et nuit. Grâce à l'automatisation, il ne suffit que de quelques mineurs pour superviser l'ensemble. Ainsi, le travail humain, jadis cœur de la mine, a cédé la place à une mécanisation de plus en plus précise et implacable, préservant ainsi la santé et même la vie des mineurs.



Maxime LANNROY
Ancien galibot

Danger silencieux

Quand on descendait au fond, la peur était omniprésente. Une étincelle, un souffle de gaz et tout pouvait exploser. Le grisou, cet ennemi invisible et silencieux, flottait dans l'air, prêt à tuer. La lampe de mineur, fidèle alliée, était indispensable. On ne touchait aucun outil sans vérifier encore et encore l'absence de gaz. Mais souvent, on en trouvait. Alors, on sortait, grillageait la galerie et y accrochait une tête de mort : un symbole terrible mais vital, interdisant toute entrée.

Le danger ne se limitait pas au grisou. Le coup de poussière, quand les fines particules de charbon s'enflamment, était tout aussi meurtrier. Moi, j'ai eu de la chance. Mais beaucoup ne l'ont pas eue. Comme le père de mon ami Michel, un homme avec qui j'avais travaillé. Après lui, c'est avec son fils Paul que j'ai partagé les journées au fond. Cette famille, soudée, m'avait accueilli comme un des leurs. Quand le père a péri dans la catastrophe de 1974, j'ai perdu un proche. Ce jour-là, la sirène a retenti, perçant le silence, glaciale.

On a tous accouru, mais on ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre. Les secours remontaient les corps, les brûlés, les cercueils. Quarante-deux cercueils. Je m'en souviens encore, comme si c'était hier : quarante-deux vies fauchées, quarante-deux familles anéanties.

Un copain pompier faisait partie de ceux qui descendaient, dans cet enfer. Un autre, secouriste, est remonté bouleversé, le visage en larmes. L'horreur, il n'y a pas de mot plus juste. Ceux qui survivaient portaient leurs cicatrices pour toujours, dans leur chair comme dans leur âme. Je revois encore cet homme, le visage à moitié brûlé... Ces souvenirs restent gravés. Aujourd'hui encore, j'entends la sirène. Je revois les visages. Ceux qui sont partis, ceux qui restent. On n'oublie jamais. Jamais.



Utilisation du gaz de mines

À l'horizon 2025-2026, le quartier République à Avion sera chauffé par un réseau innovant utilisant le grisou, gaz historiquement redouté des mineurs. Ce projet inédit, porté par la commune, Pas-de-Calais habitat et Gazonor, vise à créer un réseau de chaleur urbain mutualisé.

Alimenté par la chaleur fatale produite par les moteurs de cogénération alimentés au gaz de mine, ce réseau couvrira 85% des besoins en chaleur des 4200 habitants du quartier, tout en réduisant les émissions et la dépendance aux énergies fossiles. Gazonor, acteur clé depuis 1991 dans la captation de ce gaz, contribue ainsi à la transition énergétique. Le groupe Idex a été sélectionné pour construire et gérer le réseau de 14 kilomètres, qui comprendra des traversées de la RN17 et d'une voie ferrée.

Pas-de-Calais habitat prévoit également le remplacement de la cheminée de la chaufferie "République". Ce projet marque une avancée majeure vers un système énergétique durable et renouvelable.



Galibot, une dure réalité

Un Galibot, c'était le jeune mineur, celui qui apprenait le métier. L'apprenti. Quand je suis arrivé à la fosse, j'avais 13 ans et 8 mois : examens, apprentissage et hop, je suis descendu au charbon dans les tailles à l'abattage.

L'abattage consistait à détacher la roche et à la réduire en morceaux plus petits pour la transporter. J'ai aussi travaillé au foudroyage. C'était une machine qui perçait la veine de charbon en avançant et récupérait le minerai en laissant le plafond s'effondrer après son passage. J'ai été blessé et on m'a envoyé en brouette : à l'époque, on nous changeait de poste comme ça ! Les anciens mineurs étaient davantage respectés. Il fallait bosser, c'était tout ! Dans les tailles, c'était dur. Quand il y avait le foudroyage, il fallait être courageux d'y aller. La sécurité n'existait pas. C'est comme ça et c'est la vie.

Avant les années 1900/1910, des enfants de 8 ans travaillaient. Avec le temps, l'âge a été fixé à 14 ans, en lien avec l'obligation scolaire.

On ne descendait pas forcément à la mine quand on était enfant de mineurs car les parents connaissaient le danger. Cela a longtemps été une menace : "si tu ne travailles pas bien, tu iras à la mine", une forme de chantage. Ils connaissaient bien le danger constant, le manque de sécurité, ce qui fait que le mineur n'avait pas envie de perdre un enfant. Moi, j'étais un gars de l'assistance publique, je devais travailler, pas le choix !

J'en ai vu de toutes les couleurs. J'ai dormi dehors.

Je n'oublierai jamais, mais je suis encore là à 77 ans. Ça ne me fait pas peur le travail. Je travaille encore beaucoup avec les enfants pour leur apprendre comment on s'y prend pour faire un jardin. Les maîtresses d'école m'aiment bien !

On vous prend parce que vous avez du cœur, on me dit, beaucoup de cœur.



Le droit des enfants

Dans l'Antiquité et au Moyen-Âge, les enfants étaient perçus comme de "petits adultes". Ce n'est qu'au XIX^{ème} siècle, en France, qu'émerge l'idée d'une protection spéciale pour les enfants, avec des lois pour protéger les enfants travailleurs dès 1841. Le droit à l'éducation se met en place à partir de 1881.

Au début du XX^{ème} siècle, des mesures de protection sociale, médicale et judiciaire sont instaurées. En 1919, la création de la Société des Nations marque la reconnaissance internationale des droits de l'enfant, avec la Déclaration de Genève de 1924, inspirée par Janusz Korczak.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'UNICEF est créée pour aider les enfants victimes de guerre et étend rapidement son action à l'international. En France, des lois, comme celle de 1892, interdisant le travail des enfants de moins de 13 ans, marquent des avancées. Après 1946, la loi sur la protection de l'enfance renforce les mesures pour assurer leur santé et leur bien-être.

BARRETTE



La barrette, une bien mince protection

Au début, aucune protection ne protégeait la tête des mineurs. Ils descendaient "tête nue". Rien n'était prévu par la compagnie et de toute façon, la protection c'était l'affaire du mineur qui se débrouillait comme il pouvait à renfort de vieilles casquettes ou de toiles sur la tête. Les blessures n'étaient pas rares, parfois assez graves, alors très vite, chacun a cherché à se protéger un peu mieux.

Je me souviens de la barrette, qui était la première chose que les mineurs enfilaient avant de descendre. C'était un casque en cuir bouilli, assez épais, qu'on portait sur la tête. Ce n'était pas conçu pour stopper une pierre qui tombait, mais ça protégeait des éraflures contre les parois des galeries. Elle était indispensable pour tenir la lampe. C'était une petite lampe qu'on fixait à l'avant et qu'on actionnait à la manivelle pour allumer la lumière. Dans l'humidité des galeries, la visibilité était souvent nulle. Sans cette lampe, on n'y voyait absolument rien.

Sous la barrette, on mettait ce qu'on appelait un béguin. Au départ, c'était juste un morceau de tissu qu'on glissait entre notre crâne et la barrette pour éviter les irritations et surtout, pour ne pas finir avec la tête en sueur après des heures de travail. Mais au fil du temps, ce n'était plus un simple linge, mais un vrai bonnet cousu par les femmes. Elles prenaient soin de le préparer, bien droit, pour que ce soit plus confortable. C'était bien plus agréable qu'un bout de toile, je peux vous le dire.

Le casque en plastique fut un sacré changement, plus léger, plus solide et surtout, bien plus protecteur. La lampe, électrique était fixée sur le dessus du casque. Et chaque métier avait une couleur de casque spécifique. C'était un réel progrès et un vrai soulagement.

Quand je regarde en arrière, je trouve ça incroyable tout le chemin parcouru, de cette vieille barrette en cuir qui n'offrait pas une protection parfaite aux casques modernes. La sécurité dans les mines a fait des progrès énormes. Et heureusement, parce que dans ce métier, chaque protection comptait.



Les EPI

Au début du XIX^{ème} siècle, la révolution industrielle transforme profondément notre société. En parallèle, les risques professionnels augmentent considérablement. À cette époque, le risque au travail n'était pas perçu de la même manière qu'aujourd'hui. Un exemple frappant est celui des conditions de travail des mineurs : ils passaient 10 à 12 heures par jour sous terre, avec un équipement de protection quasiment inexistant.

Ce n'est qu'à la fin du XIX^{ème} siècle que des lois commencent à améliorer les conditions de travail. La **loi du 12 juin 1893** pose les bases de la sécurité et de l'hygiène dans les usines, tandis que la **loi du 9 avril 1898** établit la responsabilité patronale en cas d'accident du travail, marquant ainsi une avancée majeure pour la protection des travailleurs.

Aujourd'hui, les équipements de protection individuelle (EPI) (casques, bouchons d'oreilles, lunettes de protection ou encore chaussures de sécurité) sont obligatoires et complètent d'autres mesures visant à éliminer ou réduire les risques à la source.

LAMPE DE MINEUR



Objet vital

La lampe du mineur... On pourrait penser qu'elle éclairait nos pas dans les ténèbres des galeries, mais pas seulement. Son rôle était plus crucial : elle était le signal d'un danger invisible. Si la flamme vacillait, s'éteignait brusquement, c'était le gaz qui nous menaçait. Ce moment, je ne l'oublierai jamais. Le seul réflexe qui comptait, c'était courir, fuir pour sauver sa peau.

Au fond de la mine, on vivait avec deux ennemis invisibles. Le grisou, d'abord, ce gaz mortel qui flottait en hauteur, prêt à exploser à la moindre étincelle. C'était notre plus grande peur, un tueur silencieux et insaisissable. Mais il y avait aussi le "puteux", ce gaz lourd qui stagnait au sol, né de la décomposition des matières organiques.

Quand j'étais au décafrage, ma mission consistait à retirer les couronnes en métal soutenant les galeries. Un travail périlleux où chaque geste comptait. La première chose à faire était de vérifier la présence de gaz. Parfois, en remontant, j'entendais gratter dans ma musette : une souris !

Ce bruit était un bon présage. Quand il y avait des souris, il n'y avait pas de gaz.

Avant chaque descente, il y avait un rituel. En tenue, on passait à la lampisterie. Là, on tendait notre jeton jaune pour récupérer notre lampe numérotée. Un autre jeton en aluminium nous donnait la batterie pour la lumière du casque. En remontant, il fallait rendre les deux. Si on oubliait, la descente suivante risquait de se faire sans lumière. Les lampes étaient alimentées à l'essence et entourées d'un grillage fin.

Sans celui-ci, la flamme risquait d'enflammer les gaz ou les poussières. Chaque mineur allumait sa lampe avant la descente et elle était remplie d'essence à la lampisterie.

Je collectionne des lampes de mineurs. Chaque pièce porte en elle une histoire, un souvenir du passé.

Certaines peuvent atteindre des valeurs impressionnantes, jusqu'à 350 euros. Elles proviennent de lieux différents, chacune est unique avec ses couleurs et ses détails.



La flamme olympique

Chaque Nordiste y aura sûrement vu un clin d'œil au passé. Et pour ceux qui n'ont pas encore compris, une lampe de mineur, subtilement intégrée, a été utilisée pour garder la flamme olympique en sécurité lors de son voyage.

Ce modèle particulier, celui qui protège la flamme, est une version contemporaine des lampes de sûreté, qui ont fait leurs débuts dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais à la fin du XIX^{ème} siècle, en pleine révolution industrielle.

À l'époque, ces lampes éclairaient les mineurs et leur évitaient des accidents. Grâce à un diaphragme, un tamis et une vitre protectrice, les ingénieurs de l'époque ont conçu des lampes hermétiques, prêtes à affronter les pires conditions et à éviter, autant que faire se peut, les fameux coups de grisou. Voilà comment la flamme du mineur est devenue non seulement une source de lumière, mais aussi un bouclier de sécurité. L'ingénierie la plus avancée de l'époque pour protéger une petite flamme fragile face aux éléments. Aujourd'hui, la lanterne des mineurs joue ce même rôle dans les trajets périlleux de la flamme olympique, tout le long de son périple.



Lydie LINDNER

Fille, petite-fille et épouse de mineur

Les boissons réconfortantes

Quand je pense aux boissons d'antan, je me souviens d'une époque où tout était fait maison. La bière, par exemple, ce n'était pas celle d'aujourd'hui, loin de là ! On l'appelait "auto-brasseur". Je la préparais dans une vieille lessiveuse, avec du houblon, de la levure et de l'eau.

Ensuite, on la mettait en bouteille dans la cave. Elle était simple, peu alcoolisée, mais qu'est-ce qu'elle était bonne !

Pour mes quatre garçons, je faisais de la limonade maison. Je pelais les citrons, les coupais en rondelles, ajoutais du sucre et faisais bouillir le tout. Une fois filtrée, je la versais dans des bouteilles en verre. À l'époque, il n'y avait pas de plastique et ces bouteilles-là, il fallait toujours les ramener pour la consigne. Ils buvaient aussi de l'eau avec du sirop. J'ajoutai aussi parfois un bonbon acidulé dans de l'eau. C'était délicieux et tellement agréable. C'est une astuce !

Les liqueurs maison étaient aussi notre spécialité. On les préparait avec des fruits et de l'alcool à 90°. Bien sûr, on coupait tout ça avec de l'eau, il ne fallait pas abuser !

On faisait du cointreau, du dandzig - une jolie liqueur avec des paillettes dedans. À l'époque, les grands repas commençaient par une entrée, suivie du plat, puis le fameux "trou normand", un petit digestif pour repartir du bon pied. Et à la fin, on prenait du genièvre ou du Schiedam (prononcez "squidam"), l'alcool des mineurs. Il y avait aussi du rhum, qu'on mettait dans le café pour faire une bistoule avant de descendre au fond. Le mineur, épuisé, croyait que cela lui redonnerait de l'énergie pour attaquer la journée.

Ah et puis il y avait la Quintonine. On en trouvait en pharmacie, sous forme de flacons. On le mettait dans une bouteille de vin, on retournait bien la bouteille pour mélanger et on attendait un jour ou deux. C'était une cure de vitamines et on en buvait tous les jours pour tenir le coup. C'était ça, la vie à l'époque : on faisait tout soi-même. C'était rudimentaire, mais qu'est-ce qu'on se régalaît !



Le précieux jus de fruit

Le jus de fruits, c'est un peu l'histoire d'une rencontre entre un fruit et un pressage : dès qu'on a écrasé un fruit et vu son jus s'écouler, on a compris qu'on venait de découvrir quelque chose d'exceptionnel. Au départ, on se contentait de le boire frais, juste après l'avoir pressé, jusqu'à l'arrivée de la pasteurisation.

Cette technique, qu'on doit à Louis Pasteur (oui, le fameux !), a été testée en 1865 pour garder le vin plus longtemps. Mais attention, c'est en 1904 que les "vrais" jus de fruits industriels ont fait leur apparition, grâce aux établissements Challand à Nuits-Saint-Georges. L'idée ? Recycler les excédents de vin et en faire quelque chose de plus... buvable pour tout le monde.

Jusqu'aux années 1960, les jus de fruits étaient si précieux qu'on les trouvait uniquement en pharmacie - c'était presque une potion magique ! Et puis, avec l'arrivée des grandes surfaces, les jus de fruits ont quitté les étagères des officines pour envahir les rayons des supermarchés. Et là, c'était la révolution : le jus de fruits est devenu un incontournable de nos petits déjeuners.

POUSSIÈRE NOIRE



Une poussière familière

Je suis fille, petite-fille et épouse de mineur. J'ai toujours vécu dans les corons, ces quartiers où les maisons sont alignées comme des rangées de soldats. Là, le charbon était omniprésent : dans l'air, sur les murs, sur les vêtements, même dans les cheveux. Mon père et mon mari rentraient noirs de suie, les mains et le visage couverts de poussière. Comme tous les autres, ils étaient méconnaissables. Il fallait les reconnaître à la voix, car ceux qui franchissaient la porte n'étaient plus tout à fait des hommes. Ils devenaient des ombres vivantes, des silhouettes noires comme la nuit.

Même s'ils se secouaient pour éliminer l'excédent de suie avant de franchir le seuil, ils apportaient avec eux un nuage de poussière sombre.

La salissure, c'était notre quotidien. La poussière de charbon était presque une normalité ; on n'y prêtait même plus attention. Je me souviens d'avoir passé des heures à frotter les meubles, mais c'était toujours peine perdue, car il fallait recommencer chaque jour.

Le poêle à charbon trônait au milieu du séjour. Chaque geste pour l'alimenter générait à nouveau de la poussière. Et si vous habitiez près du terril, c'était encore pire.

Les mineurs emportaient leur boutelot rempli de cherroute, une eau diluée au café ! Ils avalaient tellement de poussière dans les galeries qu'il fallait bien qu'ils se désaltèrent. Parfois, ils y ajoutaient un peu de chicorée. De cette poussière noire, la silicose rôdait sous la peau de tous les mineurs. Chaque fois qu'ils toussaient, nous avions peur.

Cette poussière, c'était une saleté qu'ils respiraient dans les galeries. Ce n'était pas seulement du charbon, c'était du poison. La poussière était en eux, comme une vieille amie qu'on n'avait jamais invitée, mais qui était toujours là.



La protection de la santé

Aujourd'hui, les poussières minérales, telles que la silice ou l'amiante, présentent un danger pour la santé des travailleurs, principalement respiratoire.

Ces poussières peuvent entraîner des maladies graves à long terme, même si leurs effets ne sont pas immédiatement visibles. Pour les prévenir, il existe des mesures collectives et individuelles.

Les mesures collectives incluent la réduction des poussières à la source par l'utilisation de systèmes de ventilation, d'aspiration et de travail humide. Il est aussi conseillé de choisir des matériaux moins poussiéreux.

Les travailleurs doivent également porter des équipements de protection individuelle, comme des masques respiratoires, lorsque nécessaire.

L'information et la formation des travailleurs sont essentielles pour qu'ils connaissent les risques et sachent utiliser correctement les équipements. Des évaluations régulières des risques et de la concentration de poussières dans l'air doivent être réalisées. En appliquant ces mesures, les risques peuvent être considérablement réduits, protégeant ainsi la santé des travailleurs.

SAINTE BARBE



Un grand rassemblement

La Sainte-Barbe, c'était avant tout la fête des mineurs. Les pompiers la célèbrent aussi, c'est la sainte patronne de tout ce qui touche au feu et au tonnerre. Mes grands-parents la célébraient déjà, c'est une tradition que j'ai toujours connue ! Ce jour-là, il n'y avait pas d'école. La fête battait son plein, dans tous les quartiers de Liévin. C'était un événement majeur, un véritable rassemblement. La ville organisait un banquet où les mineurs et leurs familles se retrouvaient pour danser et s'amuser. La fête était joyeuse, animée.

La municipalité s'occupait de l'organisation et des repas et les mineurs étaient invités gratuitement. C'était une belle journée, passée en famille, avec le père. On festoyait, on mangeait bien et l'ambiance était chaleureuse. Parfois, les mineurs rentraient un peu plus joyeux que d'habitude !

On fêtait davantage la Sainte-Barbe que Saint-Éloi. À l'époque, les fêtes calendaires étaient beaucoup plus marquées. Par exemple, Mardi Gras était tout un événement.

Les enfants se promenaient avec des masques dans les rues et certains allaient frapper aux portes pour demander une crêpe. Ces jours-là étaient vraiment des moments de fête !

Le jour de la Sainte-Barbe, il y avait aussi des défilés. On sortait la Vierge de l'église pour une procession qui menait jusqu'au puits. Les rues étaient pleines de monde, en admiration. La Vierge était placée dans un petit tombeau, suivie des "mahus", ces femmes des mines. Ce nom venait de l'étoffe qui entourait leur coiffe, pour les protéger de la poussière et maintenir leur coiffure en place. Elles ne descendaient pas dans les fosses, elles restaient à la surface. On les appelait aussi des trieuses.

Au fond, la Sainte-Barbe, c'était une forme de reconnaissance par rapport à la dureté du travail. C'était l'occasion de se retrouver tous ensemble, jeunes et moins jeunes. La journée était chômée pour tout le monde.



Une tradition encore bien vivante

Dans le Bassin minier, la tradition de la Sainte-Barbe reste bien vivante. Du 29 novembre au 8 décembre, on fête la sainte patronne des mineurs, des pompiers et des artificiers. C'est l'occasion de célébrer cette figure protectrice à travers des moments conviviaux et festifs dans les communes minières.

L'histoire de Sainte-Barbe remonte au Moyen Âge. Selon la légende, Barbara, torturée par son père pour avoir refusé de renier sa foi chrétienne, subit un supplice terrible avant d'être décapitée. Mais dans un geste de justice divine, son père est frappé par la foudre et réduit en cendres. Son culte s'est rapidement diffusé sous l'impulsion de l'Église et les mineurs l'ont adoptée comme protectrice face aux dangers du travail souterrain, notamment les explosions et le grisou. Des statues de Sainte-Barbe étaient placées à l'entrée des fosses ou dans les galeries, aux endroits les plus exposés. À l'occasion du festival de la Saint-Barbe 2024, de nombreuses actions sont proposées dans les 16 communes du Bassin minier, appelées "les étincelles".



Gaston VALLIN
Mineur

Casser la croûte ensemble

Après mon retour de la guerre, j'ai travaillé à la mine. Je portais avec dans ma musette, des tartines et du café noir : mon briquet. C'était le casse-croûte que je mangeais au fond de la mine. Les tartines, garnies de beurre, de saindoux, de moutarde, de fromage ou parfois de margarine, prenaient une "odeur particulière" à cause de l'atmosphère du fond. Tous les mineurs avaient leur briquet ces tartines collées entre elles par des ingrédients nourrissants. Le briquet c'était aussi le signe de la pause, un moment bien mérité.

En revenant à la maison, le mineur offrait toujours les tartines qu'il n'avait pas mangées à ses enfants qui se disputaient ce pain, appelé "le pain d'alouette".

Quand nous étions enfants, nous aimions bien ça ! On attendait avec impatience le retour de notre père pour voir s'il restait quelque chose dans sa musette. C'était un rituel. On dit que ce pain, remis aux enfants, retrouvait la lumière, le monde des oiseaux.

Bien sûr, c'était madame qui préparait le briquet. Elle se levait à 5 heures pour couper de grosses tartines et s'occuper des enfants qui partaient à l'école. une longue journée de travail s'annonçait pour elle aussi.

Dans les corons, il n'y avait pas de boulangerie. Un marchand de pain passait régulièrement. On avait tout à domicile. C'était une petite camionnette qui sillonnait les rues. En plus du pain, il y avait le laitier, le brasseur. Le charbon était aussi livré en charrette tirée par les chevaux.

On n'a jamais vraiment su d'où venait le mot "briquet", mais en tout cas, c'était un moment de soulagement. Le briquet était une pause bien méritée, un temps de convivialité, de partage et de solidarité. Ce moment précieux était un lien fort entre nous tous.



La Sainte-Barbe protectrice des mineurs

Dans le Bassin minier, la tradition de la Sainte-Barbe demeure vivace. Le 4 décembre est un jour marquant pour les communes minières, où l'on célèbre la sainte patronne des mineurs, des pompiers et des artificiers, à travers des moments festifs et conviviaux.

La tradition est ancienne et date du Moyen-Âge. La légende raconte le supplice de Barbara, torturée par son père pour avoir refusé de renier sa foi chrétienne. Furieux de n'avoir pas réussi à la faire plier après de nombreuses tortures, il la décapite. Mais, dans un geste de justice divine, il est immédiatement frappé par la foudre et réduit en cendres. Sous l'impulsion de l'Église, son culte se répand rapidement. C'est à travers son martyre et la mort de son père, foudroyé par le "châtiment céleste", que Sainte-Barbe devient la patronne de "tout ce qui tonne et détonne".

Les mineurs l'ont rapidement adoptée comme protectrice contre les dangers du travail souterrain : les explosions et le grisou. Pour éloigner les accidents, des statues de la sainte sont placées à l'entrée des fosses ou au fond des galeries, aux endroits les plus exposés aux dangers.

MUSETTE



La musette, un objet précieux

Lorsque je suis descendu pour la première fois dans les mines de Béthune, l'équipement était simple, voire rudimentaire, mais il était vital pour survivre sous terre. Le travail était éprouvant et chaque objet avait son importance. Parmi les plus précieux, il y avait la musette.

La musette, c'était plus qu'un simple sac. C'était un compagnon de chaque journée. En quittant la maison, le mineur l'attachait à son dos. La musette était souvent réalisée par les mineurs eux-mêmes, à partir de morceaux de toile. Ceux qui en avaient les moyens se permettaient un modèle en cuir, plus solide, mais la plupart d'entre nous fabriquaient la leur à partir de morceaux de bande de caoutchouc récupérés sur les convoyeurs. Ma femme y glissait toujours un "briquet", c'est-à-dire un sandwich préparé avec soin et un "boutelot", cette gourde en aluminium remplie de café tiède, que l'on appelait le "jus de chaussettes" ou jus de "chirloute" à cause de son goût souvent délavé. C'était notre seul réconfort, mais c'était un réconfort précieux.

Sous terre, on ne remontait jamais pour déjeuner. Il n'y avait pas de temps à perdre. Tout se passait au fond, parfois dans des galeries si étroites qu'on devait prendre notre repas dans des positions inconfortables, au milieu de la poussière et de l'humidité. C'est là que la musette devenait essentielle. Chaque fois, on l'accrochait en hauteur, suspendue sur le boisage. Ce geste n'était pas anodin. Cela permettait d'éviter que la musette soit exposée à l'humidité, mais aussi de la protéger des rongeurs, qui n'hésitaient pas à fouiller nos affaires.

La musette était une véritable source de survie et de confort. Pour les plus jeunes, le "briquet" pouvait se perdre, mal placé ou ignoré, mais pour ceux qui avaient l'expérience, cet objet était un véritable trésor.

Il y avait bien sûr la barrette, le casque métallique et la lampe à acétylène, mais la musette était la seule chose qui nous liait encore un peu à la vie d'en haut.



La cantine pour les ouvriers

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que la restauration collective prend son essor, remplaçant les traditionnelles gamelles et contribuant à améliorer le quotidien des travailleurs.

Au fil des années, l'entreprise offre aux employés un espace dédié pour leurs repas. Les mineurs, qui prenaient leur déjeuner dans les galeries, abandonnent leurs boisages pour des salles plus spacieuses, aménagées au cœur des galeries. L'ajout de tables et de chaises rend ce moment de pause un peu plus confortable. De même, les travailleurs de journée bénéficient d'installations similaires, souvent dans des baraquements à proximité de leur lieu de travail. Certaines entreprises vont plus loin en aménageant des cantines entièrement équipées, avec cuisines, fours et ustensiles et proposent un menu unique aux employés. Ce n'est qu'au cours des années 1970 et 1980 que le self-service fait son apparition, permettant à chacun de choisir son propre repas. Les nutritionnistes entreront alors en scène pour offrir une alimentation plus saine et équilibrée.



Louisa Davault

Salariée de Pas-de-Calais habitat, petite-fille de mineur

Compter les uns sur les autres

Je me souviens des anniversaires chez ma mère : il y avait toujours beaucoup de monde, souvent dans le jardin.

Mon beau-père, grand fan de musique, sortait sa baffle et on chantait, on dansait. Jamais, à cette époque, la police n'est intervenue. De temps en temps, un voisin nous rejoignait..

Ce qui m'a le plus marqué, c'est la solidarité entre voisins. Les maisons étaient si proches, on se croisait tout le temps, tout le monde se connaissait ! Le soir, quand je rentrais de l'école, il y avait toujours quelqu'un dehors.

Dès que le temps était clément, les voisins s'installaient sur le péron, profitant de la fraîcheur du soir, pour échanger des nouvelles, des rires. Malgré les galères, les gens étaient heureux. Et dès qu'il y avait un souci, c'était automatique : tout le monde se soutenait. La vie était dure, mais cette chaleur humaine, cette complicité, c'est ce qui rendait tout plus léger.

Quand j'étais petite, on se donnait rendez-vous dans l'espace vert du coin et on était une bonne vingtaine à jouer parfois jusqu'à tard le soir. Dans les coron, chaque parent veillait sur tous les enfants. Si on faisait une bêtise, maman le savait instantanément, c'était inévitable. Mais moi, j'étais sage !

Si je devais retenir une image, ce serait celle des voisins jouant aux cartes. Ils nous voyaient passer et nous lançaient simplement : "Ça va, t'chiot ? L'école s'est bien passée ?"

Tout était dans la simplicité, la chaleur, sans chichis.

Je me souviens aussi d'avoir parfois trouvé la porte de Joseph et Evelyne ouverte, ma mère absente et eux de me dire : "Viens, on attend maman à l'intérieur." Ce qui est incroyable, c'est qu'ils étaient là quand j'étais petite dans le coron et que je les ai retrouvés plus tard comme locataires dans un de nos béguinages, alors que je travaille maintenant pour Pas-de-Calais habitat. C'est un beau parcours.

Cette solidarité, cette simplicité de cœur, c'était une ambiance unique, celle où l'on savait qu'on pouvait compter les uns sur les autres.



Projet étiņ'ailes

Depuis cinq ans, Pas-de-Calais habitat, avec ses équipes de proximité, a lancé le projet "étiņ'ailes".

Son but est d'accompagner les locataires à travers des ateliers réguliers pour les aider à développer des projets personnels, professionnels ou collectifs. L'idée est de rendre les habitants acteurs de leur quartier, de faciliter les rencontres et de renforcer la solidarité entre voisins.

Aujourd'hui, 901 locataires participent à ce projet dont 800 ont été formés et accompagnés par les équipes locales. Une dizaine de collectifs d'habitants et d'associations ont vu le jour, permettant une participation active des résidents. Cette dynamique collective améliore le bien-être dans le quartier. Les liens sociaux, culturels et d'entraide créés entre les habitants nourrissent les initiatives collectives et favorisent le développement social local. Pas-de-Calais habitat ne se contente pas de fournir un toit : nous avons à cœur de redynamiser la vie dans les résidences en soutenant les actions individuelles et collectives.

CHAUFFAGE CHARBON



Le cœur de la maison

Les maisons de coron, c'était quelque chose. Ma mère habite encore dans l'une d'entre elles à Calonne. Les coron, ce sont ces longues rues de maisons accolées, simples, sans prétention, même après rénovation. Le confort n'y était pas vraiment. Je me souviens des toilettes à l'extérieur, une vraie caractéristique de l'époque. La maison était rudimentaire. En hiver, les fenêtres gelaient de l'intérieur ! C'est pour ça qu'on avait des édredons polonais, gonflés de plumes, pour se protéger du froid.

Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était la pièce avec le chauffage au charbon. Il faisait une chaleur incroyable, près de 30°C, c'était un vrai bonheur. Quand je rentrais de l'école, je m'installais près du feu. C'était mon plaisir.

Dans les chambres, c'était une tout autre histoire. Il faisait glacial, tout comme dans le reste de la maison.

Il fallait aussi rentrer et stocker le charbon à la cave.

Pour se chauffer, on ajoutait un "broc" de charbon dans le poêle. Ce n'était pas automatique. Personne ne le faisait à notre place ! Nous n'avions pas de thermostat pour réguler le chauffage et pas question de négliger notre précieux feu.

Aujourd'hui, on a tout le confort moderne, mais à l'époque, la simplicité était la règle. Ce feu au charbon ne se contentait pas de nous réchauffer. Il servait aussi à cuisiner, à faire mijoter les plats.

Mon grand-père, comme mes oncles, étaient mineurs.

Je me souviens des repas du dimanche, ces longs repas familiaux où l'on se retrouvait tous ensemble. Il y avait toujours de la soupe au lard, un plat traditionnel.

Ma mère, fidèle à ses racines, a toujours conservé ces traditions, bien ancrées dans notre quotidien.

Je suis heureuse d'avoir grandi dans les années 1980.

C'était une époque de travail, de courage et de respect.



Rénovation thermique

La rénovation thermique devient aujourd'hui essentielle. Près de 22 000 logements, construits avant 1980, ont besoin d'être rénovés pour améliorer le confort des locataires et réduire l'impact environnemental. En juin 2020, Pas-de-Calais habitat a décidé de se concentrer sur la réhabilitation des bâtiments existants, plutôt que de construire de nouveaux logements.

Les travaux incluent la rénovation énergétique, la remise à neuf des parties communes et des installations techniques, ainsi que la réhabilitation des logements et des espaces extérieurs. L'ampleur des travaux dépend de l'état de chaque résidence. Une grande attention est portée à l'isolation, non seulement de la résidence mais également des logements.

De plus, certains locaux spécifiques comme les commerces ou foyers sont également concernés. Parallèlement, un programme de maintenance est mis en place pour entretenir le reste du parc et répondre aux besoins des locataires. En 2024, le Département a accordé une subvention de 5 millions d'euros pour soutenir ces projets.



La chaleur du Coron

Quand j'ai emménagé rue Thiers, dans le coron du trois, à 9 ans, j'ai découvert ce que c'était de vivre dans une maison qui aurait fait fondre le cœur de Renaud lui-même.

Vous savez, celle qui est "toute petite, chez la mère à Titi".

Les maisons, c'était un peu toutes les mêmes : on entrait directement dans la salle à manger, la cuisine suivait comme un petit couloir, puis la salle de bain et au fond, une porte qui menait au jardin. C'était simple, mais chaleureux.

On se sentait bien, un peu comme dans un cocon !

Ce qui m'a marquée, au-delà de la taille de la maison, ce sont les jardins et nos fameux potagers ! Chacun cultivait un peu de tout : des carottes, des pommes de terre, que nous échangeions bien sûr ! Un peu de tout pour tout le monde, avec le sourire en prime. Les coronas étaient toujours impeccables. Les habitants prenaient soin de passer le balai sur les trottoirs, c'était presque un rituel. "Ch'Piqueur", comme on l'appelait, faisait ses rondes pour vérifier l'état des quartiers et rien n'échappait à son regard !

La rue Thiers, la rue principale, vibrait de vie. Il y avait de nombreux magasins où l'on trouvait de tout, des vrais paradis pour nous, les gamins. Et puis, il y avait ces petits commerces, comme celui de Maria et Roger, où on se ruait pour acheter des bonbons, juste en face du fameux "Claridge". Ah, le souvenir de ces moments... De temps en temps, avec un franc en poche (oui, un franc, je vous assure), on se précipitait là-bas pour ces caramels plats qui fondaient dans la bouche, un délice simple mais tellement savoureux.

Tout était à portée de main, vraiment. L'école ? Juste de l'autre côté du coron. Un petit détour par le quartier et hop, on arrivait à l'école. On se connaissait tous. Il y avait peu d'enfants qui n'habitaient pas le coron. Après l'école, c'était la liberté ! On s'amusait à l'élastique, à la corde à sauter, aux billes et bien sûr, au célèbre "1, 2, 3, soleil". C'était l'époque où on savait vraiment profiter de l'instant présent, sans se soucier du reste...



Les services en pied d'immeubles

Chez Pas-de-Calais habitat, nous proposons bien plus que des logements : des commerces, des bureaux ou encore des locaux administratifs.

Nos pieds d'immeubles sont animés par des commerces et des services de proximité : boulangeries, pharmacies, médecins, centres filieris, offrant ainsi à nos habitants des services pratiques et contribuant à la vie locale.

En facilitant le quotidien de nos locataires et en soutenant l'économie locale, nous créons des espaces vivants et accueillants pour tous.

Nous nous engageons à accompagner les commerçants et structures de services en leur offrant des espaces fonctionnels, aménagés selon leurs besoins. Grâce à une écoute attentive et un accompagnement personnalisé, nous répondons au mieux à leurs attentes pour assurer leur satisfaction et leur succès.



Jean-Marc DELATTRE
Fils de mineur

Sur un air de fanfare

Ça fait 50 ans que je fais partie de la fanfare et j'en suis fier : je porte sur ma veste toutes les médailles obtenues. Je m'occupais du matériel et j'étais porte-drapeau. J'étais "sapeur" comme on appelait cela à l'époque. J'ai toujours été considéré comme un musicien, pourtant je n'ai jamais vraiment joué de musique... sauf peut-être en tapant sur la grosse caisse de temps en temps !

Participer aux harmonies, aux fanfares, aux chorales était un plaisir pour les mineurs, c'était une façon de retrouver les copains, de passer des bons moments. Les musiciens ne descendaient pas au fond : ils étaient "au jour", ce qui était presque un privilège. En revanche, tout le monde pouvait intégrer l'harmonie, à condition de fréquenter l'école de musique. On choisissait l'instrument qu'on voulait : Si on voulait jouer de la trompette, on jouait de la trompette. Si on préférait le saxophone, on jouait du sax. La plupart des communes minières possédaient leur société musicale.

Tout était pris en charge : le prêt de l'instrument, le costume, les frais de déplacement. Il y avait même des primes d'assiduité aux répétitions. En contrepartie, il fallait être discipliné et rigoureux !

Avec la fanfare, on participe aux commémorations, comme celles du 8 et 11 novembre, pendant lesquelles je défile encore en fauteuil électrique, drapeau à la main. Les jours de fête, il y avait un défilé et à nos côtés, souvent, les majorettes et les Gilles. Les Gilles sont vraiment typiques de Liévin. Ce folklore nous vient de nos voisins belges de Binche. On les voit encore aujourd'hui défiler, coiffés de hauts chapeaux à plumes et vêtus de costumes colorés.

Dans le temps, c'était une fête particulière, car on courait après les oranges qu'ils lançaient dans la foule. C'était un moment de joie, de convivialité, un véritable symbole de notre identité locale et de notre patrimoine. La tradition perdue et chaque année, ces événements nous rappellent la richesse de notre histoire et la solidarité qui existe entre nous.



Les Gilles de Liévin

La légende raconte que les Gilles sont apparus pour la première fois en 1549, lors des festivités grandioses organisées en l'honneur de Charles Quint et de son fils Philippe II d'Espagne, à l'occasion de leur visite au palais de Marie de Hongrie à Binche.

À cette époque, l'explorateur espagnol François Pizarro venait de découvrir le Pérou. Pour ajouter une touche originale à ces festivités, les courtisans de Marie de Hongrie décidèrent de se déguiser en Incas, vêtus de costumes colorés et de chapeaux ornés de hautes plumes. Afin de commémorer cet événement chaque année, les habitants de Binche organisèrent un carnaval où ils se travestissaient en "sauvages" du Pérou, portant des costumes de Gilles, un prénom courant en Espagne à cette époque, écrit "Gil".

Dans les années 1950, Clovis Delplanche, d'origine belge, emmena Florent Laurent au carnaval de Binche. De retour à Liévin, Florent Laurent s'investit pour fonder une société de Gilles. C'est ainsi que naquirent les Gilles de Liévin, qui deviendront une véritable institution locale. Des années 1960 aux années 2000, ils seront présents à toutes les fêtes de la ville et bien au-delà.



Jocelyne HAUDRECHY

Fille de mineur

Un moment spécial et convivial

J'ai toujours vécu aux Garennes, trois générations dans le même coin. Le dimanche matin, on allait à la messe, puis l'après-midi, on faisait des pique-niques. Mon père avait un champ et avec le voisin, on prenait une couverture à carreaux, les paniers, les assiettes et on allait pas très loin, dans le bois du Trois.

Le dimanche était un moment spécial. On s'habillait bien, c'était un peu la compétition pour savoir qui avait le plus beau manteau. On mettait notre "robe du dimanche", comme on disait. On chaussait nos souliers vernis avec des chaussettes blanches et on se coiffait avec des rubans dans les cheveux. Tout était bien repassé. Ma maman y passait du temps. Et il ne fallait surtout pas aller à l'école avec cette robe du dimanche. Les garçons, eux, sortaient leur plus beau costume et leur chemise blanche. C'était pareil pour la ducasse, on ne sortait jamais mal habillés. La grand-mère avait même tricoté un petit pull pour les garçons.

Le dimanche, c'était aussi le jour des repas en famille. Mes parents avaient une maison et mes grands-parents y venaient. En général, on mangeait du bouillon. À Noël, c'était de la dinde. Ma mère la préparait avant de partir à la messe. On mettait une gaillette dans le poêle et ça mijotait doucement. Une tarte ou du flan était servi en dessert.

Mon père était mineur. Le dimanche, il se reposait. Ma mère, elle, n'arrêtait jamais. Le dimanche, on écoutait "Dimanche Accordéon", on jouait aux cartes, aux billes ou aux boules... L'été, quand les mineurs sortaient du coron, on montait sur le terril pour faire des randonnées. La chanson, "Tout en haut de ch'terril", me revient encore...

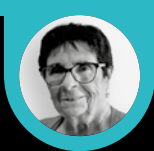
Tous les dimanches se ressemblaient, mais nous étions heureux. C'était un moment de calme, de famille, de partage. Ce n'était peut-être pas grand-chose, mais c'était tout pour nous.



Offre de loisirs augmentée

Il y a cinquante ans, les loisirs se passaient souvent dehors, avec des moments passés en famille ou entre amis, à lire ou à jouer à des jeux de société. Mais la technologie a changé la façon dont nous occupons notre temps libre. Aujourd'hui, une grande partie de nos loisirs se déroule en ligne, sur les réseaux sociaux, les plateformes de streaming ou en jouant aux jeux vidéo.

En parallèle, l'offre de loisirs a énormément évolué. Le Bassin minier, avec ses paysages variés, offre de nombreux sites pour les sports et activités de plein air. Des lieux emblématiques comme le Parc Marcel Cabiddu à Wingles ou le Parc Départemental d'Olhain sont des espaces parfaits pour les trails, les randonnées ou les circuits à vélo. La région regorge également d'infrastructures sportives et culturelles : piscines, théâtres et bien sûr, le Louvre-Lens. Autant d'opportunités pour profiter du plein air et de la culture, que ce soit lors d'événements organisés ou en toute liberté.



La coop', une mine de trésors

La Coop, était un lieu unique pour les mineurs, une coopérative qui nous était dédiée. Bien plus qu'un simple magasin, c'était un endroit où l'on se sentait un peu comme chez nous. Chaque quartier en avait une. Il n'y avait pas de supermarché à l'époque, juste cette Coop et elle comblait tous nos besoins. C'était comme une épicerie, mais en mieux ! On y trouvait de tout : du pain frais, du lait, du beurre, des pommes de terre, du saucisson, des biscuits, des bonbons et même quelques fruits et légumes. Pour nous, c'était un luxe, même si cela semble si simple aujourd'hui. Il y avait aussi ces fameux petits baigneurs en caoutchouc, roses et noirs, que l'on convoitait tous quand on était gosse, les yeux écarquillés, en rêvant d'en avoir un.

Il y avait ce fameux livret où le gérant notait nos achats. Les mineurs, souvent à court d'argent avant la paie, pouvaient régler à crédit.

Dès qu'on n'avait plus de sous, on prenait notre carnet on choisissait nos courses et le gérant inscrivait la somme. Quand la paie tombait, on venait régler. C'était un peu comme un système de confiance, où chacun savait qu'il pouvait compter sur l'autre. Chaque achat était accompagné d'un timbre à coller sur notre carnet. À la fin de l'année, selon le nombre de timbres, nous avions droit à une ristourne.

Tous les quinze jours, on allait à la coop' pour faire le plein, à pied, avec notre panier à linge ou parfois à vélo, quand on en avait. Ma mère me donnait des instructions précises : "tu prends ça, ça et ça et pas plus". On remplissait le pot de moutarde, on rapportait les bouteilles de vin pour les remplir à nouveau. C'était une époque où l'on recyclait sans y penser.

Aujourd'hui, en repensant à ces moments, on se rend compte à quel point ils étaient précieux. Et même si les temps ont changé, on retrouve l'idée de la consigne, des gestes du quotidien qui, finalement, n'ont jamais vraiment disparu.



L'avènement des supermarchés

Aujourd'hui, aller au supermarché est devenu une habitude, mais cela n'a pas toujours été le cas. Ce n'est qu'en 1960 que les premiers grands hypermarchés ont ouvert leurs portes et à l'époque, les habitants comptaient encore sur les épiceries de quartier pour leurs courses, en ville comme à la campagne. La voiture, symbole de liberté, permettait d'accéder aux supermarchés en périphérie, attirant ceux qui voulaient faire des économies. Mais tous les Français ne possédaient pas de véhicule. C'est pourquoi les tournées de camions, comme celle de "L'Économique", étaient courantes. Ces camions proposaient des produits alimentaires et non alimentaires dans les villages. À l'époque, les paiements se faisaient uniquement en liquide et les caisses enregistreuses n'avaient que des touches manuelles pour renseigner les prix. Aujourd'hui, les tournées ont disparu, le drive a fait son apparition et il est naturel aujourd'hui de commander des articles sur le net. À côté de cela, les magasins spécialisés et les épiceries de proximité subsistent.

VACANCES



La vie de château à la Napoule

Pour les vacances, on partait à La Napoule, près de Cannes, grâce aux mines. Je suis née en 1942 et c'est à 7 ans que j'ai découvert cet endroit magnifique, au château ! C'était une aventure ! On partait en famille, avec les parents et les frères et sœurs et on prenait le train à vapeur des mines, depuis la gare de Lens. Après un voyage de 12 heures, on arrivait le lendemain matin.

La Napoule était la première destination proposée, puis il y a eu l'Hôtel Régina à Berck. Mais, on ne partait pas tous les ans. Moi, j'y allais tous les trois ou quatre ans, car les places étaient limitées. Il y avait un tirage au sort pour savoir qui allait partir et bien sûr la priorité était donnée à celles et ceux qui n'avaient jamais fait le voyage.

Durant 15 jours, nous étions logés dans des chambres doubles ou parfois dans un petit bungalow. C'était la vie de château ! Tous les soirs, il y avait des spectacles. Nous mangions comme des rois.

Les Houillères avaient mis en place ces "centres de vacances" pour les familles et on se sentait privilégiés. À la Napoule, il y avait même une plage réservée aux mineurs et des massages. Les femmes, qui travaillaient dur toute leur vie, étaient enfin traitées comme des reines. Je me souviens que la première fois que ma mère est partie, après le repas, elle s'est levée pour débarrasser la table, comme à la maison. Une dame est venue lui dire : "Mais qu'est-ce que vous faites ? Il y a des gens pour ça ici !" Elle est restée là, un peu sidérée.

Arriver à la Napoule après avoir vécu dans le Bassin minier, dans les rues caillouteuses, c'était comme entrer dans un autre monde. Au nord, il faisait souvent gris, alors le soleil de la Côte d'Azur et l'ambiance constituaient un grand changement. Mais, ce qu'on pensait être offert par les houillères n'était en réalité pas gratuit : les parents devaient laisser une partie de quinzaine pour que tout soit payé à l'avance. Puis, avec l'arrivée des voitures, les mineurs ont commencé à partir en camping. Moi, j'ai adoré ça aussi !



L'évolution du Droit du Travail

Les congés payés ont été une véritable révolution sociale en France au début du XX^{ème} siècle. Avant 1900, la plupart des travailleurs n'avaient pas droit à des vacances rémunérées, une situation qui a perduré jusque dans les années 1930.

Ce n'est qu'en 1936, sous le Front Populaire, que les congés payés deviennent enfin une réalité. Grâce à Léon Blum, le ministre du Travail, une loi garantit alors deux semaines de vacances payées à tous les travailleurs. Ce droit touche d'abord les ouvriers et employés des grandes entreprises.

Les mineurs, malgré des conditions de travail particulièrement dures, sont parmi les premiers à profiter de ces congés. Cependant, leur accès aux vacances reste compliqué : les régions minières sont isolées et leurs salaires sont faibles, rendant l'accès aux vacances plus difficile. Pourtant, certains chanceux bénéficient de centres de vacances financés par les houillères, comme celui de La Napoule, où les familles de mineurs peuvent enfin se reposer un peu. L'instauration des congés payés marque un tournant majeur dans la reconnaissance des droits des travailleurs, redéfinissant les relations sociales et familiales en France.



Michel VANDENABEELE

Fils de mineur

La colombophilie, une histoire de famille

Nous étions une grande famille : 12 enfants et nos parents. Mon père avait un beau pigeonnier qu'il fallait nettoyer tous les jours. Il était impératif de bien s'occuper des oiseaux, de s'assurer qu'ils aient à boire et à manger. Nous avons aussi d'autres animaux : des lapins et des poules. Comme mon père travaillait à la mine, mes frères et moi étions souvent de corvée pour nous en occuper.

Le samedi, au moment des concours, il les mettait en loge. Cette opération consistait à placer les pigeons dans de grands paniers qui seraient transportés par camion ou train jusqu'au lieu du lâcher. Les pigeons partaient très loin et plus ils revenaient rapidement, plus on marquait de points.

Le dimanche matin, il fallait être très discret quand les pigeons arrivaient au "spoutnik", un dispositif fixé à l'extérieur du pigeonnier permettant d'y faire entrer ou sortir les oiseaux. Cela permettait aussi de les compter. Parfois, quand mon père n'avait pas le temps, il criait après nous pour qu'on enlève les bagues et qu'on les mette dans le "constateur",

l'appareil qui permettait de déterminer précisément l'heure d'arrivée du pigeon. C'était un travail assez lourd ! Parfois, certains pigeons ne revenaient pas : ils se perdaient, soit à cause de la distance, soit en raison de mauvaises conditions météorologiques. Mon père avait ses astuces pour faire revenir les oiseaux plus vite, comme enfermer la femelle pour que le mâle, impatient, revienne plus tôt la retrouver.

Malheureusement, mon père a été tué à la Fosse 7 le 27 décembre. Nous avons dû revendre pigeonnier et constateur. Tout ! Il était à 15 jours de sa pension et comptait bien continuer à nourrir sa passion pour la colombophilie. Plus tard, je me suis moi-même lancé dans cette passion, mais quand je partais en déplacement, c'est ma femme qui devait s'en occuper. Puis, mon déménagement m'a poussé à tout arrêter. Il y a des règles très strictes, c'est une passion exigeante. Les pigeons sont fidèles, mais entre la nourriture, le matériel et les soins, cela coûte cher.



Et aujourd'hui ?

La France compte environ 10 000 colombophiles, dont une grande majorité vit dans le Nord. À l'origine, la colombophilie était un loisir prisé des mineurs, un moment de détente bien mérité après une journée de travail. Aujourd'hui, cette tradition perdure et de nombreuses associations colombophiles existent encore.

Les pigeons, de véritables athlètes, sont capables de parcourir jusqu'à 1 000 km par jour grâce à leur sens de l'orientation exceptionnel. Certains pigeons ont même marqué l'histoire, comme Vaillant, un pigeon de guerre durant la Première Guerre mondiale ou Gustav, qui informa l'Angleterre du début du Débarquement. Ces oiseaux ont joué un rôle crucial en transmettant des messages durant les conflits.

Il arrive que certains pigeons se perdent. Si un pigeon voyageur atterrit dans votre jardin, vous pouvez lui offrir de l'eau et des graines (blé, maïs, petites graines... ou, à défaut, des petits pois ou du riz). Bien nourri et reposé, il devrait pouvoir repartir le lendemain matin, si le temps est clément ou dans quelques jours s'il est un peu fatigué.

CAFÉ DU COIN



Rolande PERIMONY
Fille de Meneu d'quevaux

Un ballon après une dure journée de travail

Je me souviens du café du coin comme si c'était hier. C'était un petit lieu, modeste mais toujours vivant. Ce n'était pas un endroit élégant, mais il avait un charme unique, celui des endroits simples où l'on se sentait immédiatement chez soi. Des cartes et des photos anciennes ornaient les murs et l'air était imprégné de l'odeur du tabac froid.

Il se trouvait juste au bout du coron, à quelques pas de la maison de mes parents. C'était un lieu de rencontre pour les travailleurs de la mine, un point de ralliement.

Les hommes s'y retrouvaient pour discuter, rire et parfois même chanter. C'était un peu le cœur du quartier, l'endroit où tout le monde se connaissait. Après une longue journée sous terre, les mineurs y allaient souvent, pour jouer aux cartes, au 421 et boire un verre de vin. Les femmes, elles, restaient à la maison, affairées à préparer le repas du soir et à s'occuper des enfants.

C'était presque un rituel quotidien. Le café était encore plus fréquenté les jours de repos, mais surtout lors de la Saint-Éloi. Ce jour-là, il y avait foule ! Dans le Bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, les mineurs et les métallurgistes se retrouvaient pour célébrer Sainte-Barbe et Saint-Éloi. Si la Sainte-Barbe avait un côté plus sérieux, la Saint-Éloi était une véritable fête ! Mon père y allait à vélo avec ses copains. C'était l'un des rares moments où il buvait de l'alcool, lui qui s'en passait d'ordinaire. Parfois, il rentrait même, un peu gêné, légèrement enivré.

Je n'y allais pas, les enfants n'étaient pas vraiment les bienvenus là-bas, mais je savais que cet endroit faisait partie de notre quotidien. C'était un lieu où les gens se retrouvaient, où la solidarité et les rires effaçaient un peu les difficultés du quotidien. Aujourd'hui, ce café me manque. Il n'était pas grand, mais il symbolisait un espace où on se sentait heureux.



Les nouveaux lieux de cohésion sociale

Vous connaissez encore quelques "cafés du coin". Mais, en 2024, de nombreux lieux offrent également des occasions uniques de se retrouver. Les cafés artisanaux et espaces de coworking sont parfaits pour des rencontres détendues. Pour un moment en plein air, les parcs ou randonnées en nature sont idéals, tandis que les musées ou théâtres permettent de découvrir ensemble des expériences culturelles. Les bars à cocktails offrent une ambiance intime et tendance et les brasseries permettent de partager un repas dans une atmosphère décontractée. Si les rencontres physiques sont compliquées, des événements virtuels comme des jeux en ligne ou des concerts en direct sont une alternative moderne. Les voyages écotouristiques ou escapades dans des gîtes favorisent des moments conviviaux, tout comme les festivals de musique ou d'arts ou encore les événements sportifs. En 2024, il existe ainsi de nombreux moyens de se retrouver, selon ses envies et son ambiance recherchée.

BICYCLETTE



Quand on partait sur les chemins

Les sorties à bicyclette restent un de mes plus agréables souvenirs d'enfance. Toute jeune, j'adorais accompagner mon père et je faisais 80 km sur le petit porte-bagages, avec un petit coussin que je tenais comme cela...

Mes parents vivaient à la campagne avant d'arriver dans les mines et gardaient des liens là-bas, de la famille et des amis. Nous y allions rendre visite, pour chercher du pâté, du beurre, des œufs, bref, tout le nécessaire et on revenait de la même manière, à vélo.

On ne partait pas seuls. Moi, j'étais sur le porte-bagages et devant, il y avait un panier avec des pigeons. Nous nous arrêtions plusieurs fois en chemin et mon père descendait de son vélo pour glisser un petit message attaché à l'un de nos messagers : "Maman, tu me diras à quelle heure il arrive". Nos pigeons voyageurs étaient notre moyen de communication le long de notre périple de Liévin à la campagne. Bien entendu, les volatiles étaient rentrés bien avant nous ! Vous vous rendez compte ? 80 km, c'est une sacrée distance !

Je me souviens aussi des discussions entre mes parents sur les futures visites de mon père à Auxi-le-Château. Moi, je suivais toujours mon papa, toujours derrière lui ! Quand j'entendais ses projets, je préparais mes petites affaires en cachette : je lavais mes socquettes et je les mettais à sécher. Puis, au moment de partir, je me mettais à pleurer : "Je veux aller avec papa !" Et ma maman répondait : "Ce n'est pas possible, tes affaires ne sont pas prêtes." "Si, si, maman, elles sont propres !" je répondais, fière de mes chaussettes prêtes.

S'en suivait une discussion, mais je savais comment m'y prendre et mon père finissait toujours par dire : "Allez, viens." Je m'installais sur le porte-bagages, toute joyeuse. Que de bons souvenirs d'enfants ! C'était agréable de voyager, de découvrir des paysages, de traverser la nature. Je ne sais pas si aujourd'hui, les enfants feraient 80 km comme cela sur le porte-bagages. C'est des moments merveilleux pour un enfant vous savez ?



La mobilité douce

Dès le début des années 90, les "modes doux" ont fait leur grand retour dans les pratiques de déplacements des Français. À pied, à vélo, en roller ou en trottinette... ces moyens de transport non motorisés sont devenus populaires. C'est ce qu'on appelle la mobilité douce : douce pour la planète, car bien moins polluante que nos traditionnelles voitures.

La mobilité douce présente de nombreux avantages : en ville, elle permet un gain de temps significatif et des économies. De plus en plus de communes aménagent des pistes cyclables et des voies vertes, toujours dans l'objectif de protéger la biodiversité et plus largement, de préserver l'avenir de la planète.

Dans le Bassin minier, le développement de la Trame Verte et Bleue incarne cette volonté de reconquête de l'environnement. Il s'agit de 600 km de chemins accessibles à pied ou à vélo. De Béthune à Valenciennes, en passant par Liévin et Douai, on peut redécouvrir les trésors du "pays noir". Allier l'utile à l'agréable : se balader dans des lieux préservés. Et marcher, comme le disent souvent les anciens, c'est bon pour la santé !

JEUX D'ENFANTS



S'amuser avec trois fois rien

Dans les corons, on passait des heures à jouer à la corde à sauter, au ballon, à marcher sur les barrières pour l'équilibre et à tracer des marelles. Les filles jouaient entre elles, les garçons entre eux. Ils jouaient au foot, à des jeux plus "durs"... Même à l'école, dans la cour de récréation, l'imagination était sans limite. Les enfants inventaient des jeux, souvent avec peu de matériel, comme jongler avec des balles lancées contre un mur. C'était un défi de ne pas les laisser tomber.

J'allais souvent chez ma copine Geneviève et j'adorais ça. On passait des heures à jouer à la poupée. Geneviève vivait dans une grande maison, son papa était ingénieur. Elle avait toujours de magnifiques poupées et des jeux splendides. Moi, j'étais émerveillée par tout ce qu'elle avait.

Moi, ma poupée, je ne l'ai pas eue à Noël. Un jour, mon papa et moi l'avons découverte à Montargis. J'étais fascinée et j'ai eu la chance de repartir avec. Ce qui la rendait spéciale, c'était qu'elle marchait !

Avoir une telle poupée, ce n'était pas vraiment courant pour une petite fille des corons. J'étais tellement contente que j'ai créé un petit coin spécial pour elle, avec un berceau et un endroit où elle pouvait s'asseoir.

En hiver, il y avait des petits cirques qui s'installaient sur la place. Des roulottes, des chevaux, tout un spectacle prenaient vie près de l'église. La saison était rude et pour se chauffer, les forains nous proposaient un échange :

"Si vous nous ramenez quelques "racourches" - c'est comme ça qu'on appelait les morceaux de bois - vous aurez un billet pour entrer au cirque." Alors, on courait voir maman :

*"On peut prendre une petite racourche, comme ça on aura un ticket ?" Elle me disait toujours oui. On était trois, à courir ensemble. Quand je regarde le film **Rémi sans famille**, ça me rappelle cette époque où on vivait avec peu, mais avec beaucoup de joie. Ce film, je le regarde toujours avec une certaine émotion, car il me replonge dans ces moments simples mais heureux.*



Des jouets à profusion

Au XXI^{ème} siècle, le Père Noël ne se contente plus de quelques oranges et d'un jouet par enfant. Aujourd'hui, le sapin est entouré d'une multitude de paquets. Alors, à quoi joue-t-on en 2024 ? À la console, bien sûr, avec Mario et ses compères toujours présents, mais aussi aux jeux traditionnels, comme les petites voitures et les jeux d'adresse, le tout agrémenté de nouvelles technologies, qui ont aussi leurs avantages, tels que développer les réflexes ou la réflexion. Parfois, au détour d'une pièce, vous pourrez surprendre un enfant jouant avec un simple carton, preuve que l'imagination reste bien vivante. Les jouets d'autrefois, tels que le chien en bois à tirer ou les quilles de bowling, font même un retour en force.

Afin que tous les enfants puissent profiter de la magie des jouets, de nombreuses associations recyclent les anciens jouets pour leur donner une nouvelle vie. Cela permet de penser solidairement à ceux qui n'ont pas la même chance. Alors, êtes-vous prêt à participer au don et au recyclage ?

DIFFÉRENTES NATIONALITÉS



Un arc-en-ciel de cultures

Quand je repense à mon enfance dans les corons de Liévin, c'est surtout les visages et les voix que je revois et que j'entends. On était un peu du monde entier, rassemblé ici, dans cette terre de charbon. Les cultures étaient mélangées, bien que le barrage de la langue ait fait en sorte que les différentes nationalités se regroupent. Mais au fil du temps, ces groupes ont commencé à s'intégrer et à s'installer un peu partout, créant une véritable diversité dans le quartier.

Il y avait surtout des Polonais, mais aussi des Italiens... Nous vivions tous côte à côte, travaillant ensemble dans les mêmes mines, respirant la même poussière et partageant une vie de quartier, au sein du coron plein de solidarité. À l'époque, on ne se préoccupait pas trop des différences. On était bien trop occupés par le travail. Nous étions tous solidaires, toujours bien accueillis. Les Polonais étaient peut-être un peu plus réservés, plus discrets et leurs enfants étaient souvent plus sérieux que nous. Ils restaient souvent à la maison pour étudier, tandis que nous, on traînait dehors.

Mes voisins d'en face étaient venus de Pologne. Il faut voir comme ils s'amusaient lors des mariages ! C'était une véritable fête, avec une avalanche de pâtisseries qu'ils partageaient généreusement. Ils nous faisaient découvrir leur culture et on avait droit à du Platzek (prononcez "plah-sek"), un gâteau au levain, souvent aux raisins ou aux pommes. Un délice ! Je me souviens aussi des portes décorées pour l'occasion. C'était vraiment joli et joyeux, car les mariés et leur famille sortaient de la maison en musique. Et bien sûr, quand il y avait un mariage, tout le coron le savait ! C'était une vraie célébration de la vie.

Quand les Marocains et les Algériens sont arrivés, là encore, tout le monde s'est très bien entendu ! On a découvert le couscous et il y avait aussi de grands jardins partagés où chacun cultivait son bout de terre. Ces jardins existent encore d'ailleurs ! C'est ainsi que ça s'est passé, dans une belle ambiance de partage et de convivialité.



Les traditions ont du bon !

L'immigration a marqué l'histoire du Bassin minier du Nord-Pas-de-Calais pendant ses trois siècles d'activité. Avec le temps, les mines sont devenues un véritable aimant pour les travailleurs, notamment après les deux guerres mondiales. En tout, des hommes et des femmes de 29 nationalités différentes sont venus y chercher du travail : Albanais, Algériens, Allemands, Américains, Anglais, Autrichiens, Belges, Canadiens, Chinois, Danois, Espagnols, Grecs, Hollandais, Hongrois, Iraniens, Italiens, Luxembourgeois, Marocains, Polonais, Portugais, Roumains, Russes, Serbes, Yougoslaves, Sénégalais, Somaliens, Suisses, Tchèques, Slovaques, Tunisiens, Turcs.

Parmi les plus importantes, les immigrations polonaise, italienne, algérienne et marocaine ont profondément influencé la culture et les traditions du Bassin minier, mais aussi de la région du Nord-Pas-de-Calais.

Les traditions, transmises de génération en génération, façonnent l'identité de chacun. Celles des immigrés ont enrichi cette région, créant un patchwork unique de coutumes, de comportements et de valeurs, qui donne au Bassin minier tout son caractère et sa richesse culturelle.

MUSIQUE



Sur un air d'accordéon

La musique a toujours fait partie des corons, d'une certaine manière. Petite, je me souviens que dans la communauté polonaise, il y avait Kubiak. Vous connaissez Stéphane Kubiak ? Quand ma maman m'envoyait faire des courses rue Thiers, la rue commerçante, il m'arrivait souvent de passer près de chez lui et d'entendre les répétitions. Plutôt que de traverser, je m'arrêtais pour écouter "la musique".

Il est né ici, rue Cuvier ! D'ailleurs, une résidence à proximité porte même son nom aujourd'hui pour lui rendre hommage.

Les grands-parents de Kubiak tenaient une salle de bal à la fosse 3 de Liévin et son oncle était musicien amateur.

Il paraît qu'il a appris très jeune à jouer de l'accordéon, puis de la batterie, de la guitare et même de la trompette !

Un vrai musicien ! Aujourd'hui, il nous a quittés, mais son fils Christian a repris l'orchestre familial et ça marche encore aujourd'hui !

Pour certains, la chanson des corons, c'était "Dors, min p'tit quinquin, min p'tit pouchin, min gros rojin ! Te m'feras du chagrin, si te n'dors point j'qu'à d'main..." Vous vous en souvenez ? On la connaissait par cœur. Il y avait aussi les chansons en patois d'Edmond Tanière, un gars de Fouquières, je crois, qui a bien rendu hommage aux mineurs. Qui n'a pas fredonné "Tout in haut de ch'terril" quand on écoutait la radio, chez nous, en famille ? Une vraie institution, ce poste familial !

Plus tard, on a commencé à écouter les grands chanteurs : Tino Rossi, "le petit Charles", "le fou chantant", Line Renaud... et Luis Mariano ! Ces voix, quelle beauté ! Et puis, en 1954/1955, la télévision est arrivée chez nous.

On la regardait ensemble, voisins et amis. C'était en noir et blanc à l'époque. Je me souviens de Catherine Langeais, de Mireille qui lançait des chanteurs et des Carpentier qui mettaient en avant de nouvelles vedettes.

La musique a toujours fait partie de ma vie, vous savez ?... Depuis toute petite.



Un hymne à portée nationale

"Au Nord, c'étaient les corons. La terre, c'était le charbon. Le ciel, c'était l'horizon. Les hommes, des mineurs de fond"...

Depuis 2005, la chanson **Les Corons** de Pierre Bachelet est devenue l'hymne du RC Lens. À chaque mi-temps, les supporters chantent en cœur dans le Stade Bollaert, créant une ambiance inoubliable, pleine de frissons. Cette chanson a trouvé sa place parmi les fans, car elle résonne profondément avec l'histoire de la région. Dans les années 60, les joueurs locaux du RC Lens étaient souvent aussi des mineurs, un lien fort entre le sport et le Bassin minier.

Pierre Bachelet a composé Les Corons en 1982, touché par l'histoire des "gueules noires". Bien qu'il ne soit pas issu d'une famille de mineurs, il avait des racines dans la région : ses cousins habitaient à Lens et il y avait passé une partie de son enfance. La chanson, pleine de nostalgie, fait honneur aux travailleurs du charbon, à l'enfance et à cette région marquée par l'industrie minière. C'est un véritable hommage à l'identité du Bassin minier, un symbole encore vivant dans les cœurs des habitants.



André VEREZ

Président de l'association du 27 décembre 1974

Sur les bancs de l'école

Nous allions à l'école tous les jours, de 8h30 à 11h30 et de 13h30 à 16h30 sauf le jeudi. Ensuite, nous allions à "l'étude". C'était une heure supplémentaire que nos parents payaient directement de la main à la main à l'enseignant et qui permettait de rattraper le cours de la journée ou d'aider aux devoirs. Mes parents payaient à l'époque trois francs par mois.

L'enseignant arrivait toujours un bon quart d'heure avant nous, pour allumer le grand poêle à bois de la classe. Il n'y avait pas de chauffage central et il fallait un peu de temps pour que le feu prenne. Mais une fois que le poêle était bien lancé, il faisait une chaleur étouffante. Il fallait aussi nettoyer le fameux tableau noir. Chacun notre tour, nous étions de service pour aider.

On rentrait dans la classe en rang. On allait s'asseoir lorsque l'enseignant nous le disait et si quelqu'un arrivait pendant le cours, tout le monde était debout, au garde à vous.

Le premier cours de la journée était souvent un cours de morale, suivi de l'instruction civique et bien sûr, il y avait toujours du calcul mental, avec la fameuse ardoise. Ah, la dictée ! Il y avait une règle simple : cinq fautes et c'était zéro. On savait que la rigueur était de mise. Et à bien y penser, c'était sûrement ce qui nous a appris à bien écrire. Quand on n'apprenait pas nos leçons, c'était la punition : un petit tour au coin ou pire, le bonnet d'âne. C'était strict, oui, mais c'était aussi un autre temps, où la discipline et le respect étaient des valeurs fondamentales.

Il y avait aussi quelques enseignants chanceux qui possédaient une télévision chez eux. Le jeudi après-midi, ils nous invitaient à venir regarder un documentaire d'une heure, ce qui était un vrai événement. Pour nous, c'était un luxe, une fenêtre ouverte sur un monde que l'on connaissait peu. Mais les meilleurs moments, c'était quand l'été arrivait.

Nous jouions dans les rues jusqu'à 9h, voire 10h du soir. Ces soirées-là, à jouer dehors jusqu'à ce que la nuit tombe, étaient une sorte de liberté précieuse.



L'accès aux études facilité

La démocratisation de l'école en France est un processus qui s'est intensifié au XX^{ème} siècle, visant à rendre l'éducation accessible à tous. Pour les familles de mineurs, souvent soumises à des conditions de vie précaires, l'accès à l'éducation s'améliore grâce, notamment, à la loi Jean Zay qui rend l'enseignement primaire obligatoire et gratuit jusqu'à 14 ans.

La réforme de 1959 du ministre de l'Éducation nationale, Jean Berthoin, prolonge l'instruction obligatoire jusqu'à 16 ans. Les classes de fin d'études primaires disparaissent peu à peu, avec l'allongement de la scolarité obligatoire, puis la mise en place du collège unique en 1975.

Durant plus de 100 ans, le grand objectif était d'obtenir le certificat d'études primaires. Supprimé en 1989, il reste l'un des deux diplômes emblématiques dans l'histoire de l'éducation avec le baccalauréat. Près de 80 % d'une génération a atteint le niveau du bac en 2023, contre un jeune sur dix dans les années 1960. L'État met en œuvre des politiques tendant à démocratiser l'éducation. À partir des années 1980, son accès se diversifie, incluant les élèves en situation de handicap et les adultes en reconversion.

AU FOND DU JARDIN



Marlène GALARCZYK

Belle-fille de mineur

Petit coin au fond du jardin

J'ai habité la campagne pendant 27 ans à Carency et les toilettes étaient au fond du jardin. C'était un trou avec une lessiveuse que mon père vidait de temps en temps dans le potager car "cela faisait de l'engrais" disait-il. Maintenant, on achète du papier toilette au magasin, mais dans le temps, il n'y en avait pas. On se servait de journaux que mon père découpait en petites feuilles. Parfois, cela laissait des traces sur la peau.

L'hiver, forcément, il faisait froid, il fallait aller vite ! On ne restait pas longtemps. Par la suite, nous avons ajouté un siège en faïence, mais il n'y avait pas de chasse d'eau comme aujourd'hui. Il y avait un broc rempli d'eau que l'on vidait à chaque utilisation. Alors, quand il gelait à pierre fendre, on y allait avec la bouilloire d'eau chaude. Je ne sais pas si les gens se rendent compte de cette époque ! Quand ils ont commencé à équiper les toilettes avec les sièges en faïence, j'avais 12 ans ! C'était en 1952. Ce n'est pas si lointain en réalité.

Les logements n'étaient pas équipés de ballons d'eau chaude. Ma mère mettait une grande cuve au milieu de la cour, au soleil, pour réchauffer l'eau. Le soir, on se lavait dans l'eau tiédie. Nous avons été élevés comme cela. Dans les familles, une fois que le premier était lavé, on rajoutait un peu d'eau et c'était le tour du frangin. On ne jetait pas l'eau. On la payait. Maintenant, on a tout le confort à l'intérieur : salle de bain, WC, mais à l'époque, nous n'aurions même pas osé rêver d'un tel luxe.

On se lavait au Tisto [produit de nettoyage], c'est pour cela que l'on est si bien conservés ! Pas une ride ! C'était une époque de simplicité, mais aussi de bonheur. J'ai eu une belle jeunesse parce que nous étions contents de ce que nous avions. Aujourd'hui, on se tracasse plus, dans un monde où le cerveau ne s'arrête jamais.



Le confort moderne

Le développement des "grands ensembles" peut être considéré comme l'un des moteurs du confort moderne pendant les "Trente Glorieuses", la période allant de l'après-guerre au choc pétrolier de 1973. C'est notamment le cas de la Grande Résidence à Lens ou du quartier des Blanches Laines à Sallaumines.

Ces appartements répondaient à deux besoins majeurs : celui de loger les familles nombreuses nées du baby-boom et celui d'améliorer le confort de vie, souvent rudimentaire, des habitations existantes. Pour l'époque, ces logements offraient tout le confort moderne : WC à l'intérieur, salle de bain, eau chaude, chauffage central et des espaces de vie plus grands. Un véritable bouleversement pour les familles qui avaient connu des conditions de vie beaucoup plus précaires.

Aujourd'hui, Pas-de-Calais habitat poursuit cette dynamique en réhabilitant ses résidences pour améliorer leurs performances thermiques et acoustiques. L'objectif est de proposer des logements économes en énergie, tout en garantissant un bien-être optimal à un coût maîtrisé.



Désuet le broc ?

Ah, le bon vieux temps ! À l'époque, on n'avait pas ces douches à jets multiples ni celles à pluie qui nous chouchoutent. On se contentait de notre broc et de notre bac et c'était déjà tout un programme ! Le broc, c'était notre héros quotidien : tout en faïence, souvent décoré de fleurs ou de petites vignettes rétro, il avait une mission sacrée : nous laver, en toute simplicité, mais avec un sérieux à toute épreuve !

Le duo gagnant, c'était le broc et la cuvette. Chaque matin, c'était la routine : on se lavait dans cette combinaison "vintage" avant que le fameux chaudron fasse son entrée... Ah, ce chaudron ! Une grande bassine, un peu comme un bain collectif pour enfants, où chacun passait à tour de rôle. On se savonnait joyeusement, éclaboussant (qui a dit qu'on ne pouvait pas s'amuser ?). Et à la fin, hop ! Le broc arrivait avec son eau chaude pour nous rincer, comme un jet d'eau douce. Quel rituel hebdomadaire !

Rares étaient ceux qui avaient une salle de bain à l'époque. C'était un luxe. La toilette se faisait dans la pièce près de la cuisinière, pas vraiment l'endroit le plus intime, mais au moins c'était pratique ! L'eau chauffait tranquillement sur le feu, prête à être versée pour le fameux rinçage... Et c'était le même rituel pour le mineur qui revenait du fond, les jeux en moins !

Le broc ne servait pas uniquement à la toilette ! C'était l'objet polyvalent par excellence. Il servait aussi à nettoyer la cuvette des toilettes - oui, à une époque où la chasse d'eau n'était qu'un doux rêve ! Certains vous diront qu'il servait à transporter le charbon et à remplir le poêle ! Bon, là, on parle d'un modèle un peu plus robuste, en acier galvanisé, qu'on appelait plutôt une "charbonnière". Mais ça prouve bien que le broc, sous toutes ses formes, était un objet familier dont on se servait pour de multiples usages. Les temps ont changé, c'est sûr, mais ce bon vieux broc restera à jamais dans nos cœurs...



Une nouvelle utilité

Le broc, objet longtemps associé presque exclusivement aux toilettes, a évolué au fil du temps pour devenir son digne héritier : la carafe, le pichet... Ces récipients ont fait leur grand retour sur nos tables. Dans un contexte où le plastique est de plus en plus banni au profit de matériaux plus nobles, le verre s'impose de nouveau.

Les carafes sont devenues incontournables dans les foyers, symboles d'élégance et de simplicité. Mais l'utilité des carafes ne s'arrête pas là : certaines, comme les carafes filtrantes, jouent un rôle crucial dans la purification de l'eau de table. Elles éliminent les particules indésirables et mieux encore, réduisent les mauvaises odeurs qui peuvent parfois gâcher notre expérience gustative. Un petit geste qui permet de redonner à l'eau toute sa noblesse, en plus d'être une option plus écologique et esthétique. Voilà de quoi transformer l'ordinaire en un véritable moment de plaisir !

GAILLETTE



Précieux combustible

Ah la gaillette ! Vous en avez déjà entendu parler ? Laissez-moi vous dévoiler ce petit trésor bien de chez nous ! C'est un gros morceau de houille ou comme on dit chez nous, un bon vieux bloc de charbon bien noir, parfait pour alimenter les poêles. Dans les maisons de mineurs, la gaillette était sacrée. Que de souvenirs !

La gaillette était un bon morceau de charbon tout droit sorti des entrailles des mines. Ça ne rigolait pas, ça vous chauffait la maison, mais ça laissait aussi des traces de suie sur tout. La houillère en donnait aux mineurs, en quantité jugée "juste" pour la famille. Les pères revenaient parfois à la maison avec quatre ou cinq gaillettes glissées discrètement dans leur musette, soigneusement "camuchées" derrière le torchon, la gourde en alu (le fameux boutelot) ou même le reste de pain, histoire de ne pas se faire remarquer. Parce que si le garde les voyait... oh la la ! C'était l'amende assurée ! Et puis, il y avait les racourches, ces bûches de secours qu'on mettait dans le poêle quand la gaillette ne suffisait plus.

Puis, est arrivée l'antracite, le charbon classe, un peu comme une star du chauffage. Plus raffiné, moins sale, il brûlait plus fort et plus longtemps, avec moins de fumée et moins de cendres. Et puis, la révolution des boulets à trois traits ! Finies les poussières de charbon qui se répandaient partout comme des confettis. Ces boulets-là, bien compacts, se chargeaient de vous réchauffer sans trop de chichi. C'était un vrai progrès ! Mais attendez, ce n'était pas tout ! Il y avait aussi du charbon plus fin pour la cuisinière et cerise sur le gâteau, sont arrivés les petits carrés de charbon pour les convecteurs. Un vrai bond dans le futur !

On chargeait le poêle le matin, on ajoutait un petit complément pour la nuit et hop, une maison qui sentait le chaud sans trop se tracasser. Quelle époque, quand même ! La chaleur, on l'avait grâce à ces morceaux de charbon bien précieux !



Le confort moderne

L'histoire du chauffage en France au XX^{ème} siècle a été marquée par une lente évolution, influencée par des facteurs économiques, sociaux et techniques. Au début du siècle, seuls certains foyers pouvaient se permettre un chauffage efficace, souvent au charbon ou au bois, surtout à la campagne et bien sûr dans les corons du Bassin minier.

Avec l'urbanisation et la reconstruction après les guerres, des systèmes comme le chauffage central se sont développés, mais les choix dépendaient des finances et de la manière dont les maisons étaient construites. Après le choc pétrolier de 1973, le gaz et l'électricité se sont largement imposés.

Aujourd'hui, on cherche à passer des énergies fossiles aux énergies renouvelables (solaire, éolien, bois), pour réduire les émissions de gaz à effet de serre, lutter contre le réchauffement climatique et combattre la précarité énergétique.

Ce sujet nous est particulièrement cher chez Pas-de-Calais habitat et nos programmes de rénovation des logements y trouvent une place toute particulière.



Yvette HAULTOEUR

Fille de mineur

Les montagnes noires

Ici, nous avons nos propres montagnes et pas n'importe lesquelles ! Des terrils dans le Bassin minier ! Pour nous, gamins, c'était le terrain de jeu idéal. Je me lançais toujours dans des expéditions épiques pour grimper "tout in haut de ch'terril". Et croyez-moi, tout le monde s'y mettait, même les filles ! On se chamaillait pour être la première à arriver au sommet. Je me faisais bien disputer parce qu'à la fin, j'étais complètement noire de suie. Et pas juste un petit peu, hein ! On passait entre les creux et les bosses, comme de vrais petits montagnards, sauf que nos "montagnes", c'étaient des gaillettes. Mais moi, j'étais persuadée que nous étions des alpinistes chevronnés !

Le meilleur dans tout ça, c'était nos descentes en luge improvisée. Oh, ça, c'était magique ! On partait en cachette avec le couvercle de la lessiveuse (une vieille, bien sûr), qu'on avait détourné de son usage originel. Parfois, pour pimenter un peu l'aventure, on glissait sur les fesses, à fond la caisse, les éclats de rire résonnant dans l'air !

Le terril était un véritable jardin secret ! Des petits arbustes se lançaient des défis pour pousser là où personne ne les attendait et des fleurs arrivaient à se faufiler entre les cailloux. C'était un spectacle magique, un peu comme un patchwork coloré en plein milieu de notre terrain de jeu minier. Aujourd'hui, tout a changé, ils ont été aménagés, mais je dois dire que j'aime toujours autant m'y balader. Le noir de charbon a laissé place à un joli vert et des petits bois ont poussé, comme des petites forêts autour du terril. Franchement, on n'a même plus l'impression d'être au pied d'un gigantesque tas de charbon. Aujourd'hui, c'est un lieu calme et serein et ma petite fille adore y aller. Elle gambade partout, toute joyeuse, tandis que moi, je me laisse envahir par une vague de bons souvenirs.



Biodiversité / réinvestissement des terrils

Depuis les années 60, l'ancien "pays noir" des mineurs a troqué son gris pour du vert et s'est métamorphosé en un lieu vivant et dynamique. L'État et la Région ont œuvré pour transformer les friches industrielles en espaces attractifs : parcs, réserves naturelles, bases de loisirs et anciennes voies ferrées devenues sentiers de promenade. Un bel exemple est la fosse Delloye à Lewarde, aujourd'hui un centre historique minier. Ce n'est pas seulement un changement de paysage, mais un véritable projet de revitalisation, créant des emplois tout en honorant le passé et en regardant vers l'avenir.

Qui aurait imaginé qu'un terril deviendrait une piste de ski artificielle ? Le "pays noir" est plus vibrant que jamais.

Dans cet environnement difficile, des plantes résistantes, des insectes spécialisés et des oiseaux intrépides ont trouvé leur place. La végétation a progressivement colonisé ces terrains arides, formant des micro-écosystèmes uniques. Aujourd'hui, certains terrils font partie des espaces naturels protégés, offrant un refuge pour la faune et la flore locales et jouant un rôle clé dans la préservation de la biodiversité.

Qui l'aurait cru ?



La ducasse c'était magique !

La Ducasse, c'était un événement, dans la vie de mineurs. Dès qu'on voyait les premiers manèges se monter sur la place Delbecque de Liévin, c'était comme si un souffle de vie balayait les corons. Les enfants, les femmes, même les anciens, tout le monde attendait ce moment-là. C'était notre fête, une façon de respirer.

C'est simple, pendant un temps on ne pensait qu'à s'amuser ! On travaillait dur, mais pendant ces quelques jours, on oubliait tout. Le bruit des machines, l'odeur de la suie : tout ça s'effaçait. Quand le soir tombait et que les lumières de la fête s'allumaient, on se retrouvait tous sur la place. On invitait la famille, on se parait de nos plus beaux vêtements, on faisait des tartes ! Des rires éclataient de partout, des éclats de voix et même de la musique, une fanfare qui jouait des airs joyeux. On entendait l'accordéon jusque dans nos maisons ! Les enfants montaient sur les chevaux de bois, les yeux écarquillés de bonheur.

Je me rappelle avec émotion de cette chenille dont les wagonnets se recouvraient subitement, les parties de plaisirs dans les auto-tamponneuses avec les copains et les copines et le "casse-gueule", cette grande cage où il fallait rester bien accroché ! On riait tellement qu'on en oubliait presque les soucis et le poids de la semaine. Il y avait de tout, des stands de tir pour les amateurs de précision, des pêches aux canards pour les plus jeunes et bien d'autres activités qui ravissaient petits et grands. Entre les odeurs gourmandes de nougat, les lumières colorées et la musique entraînante, l'ambiance était magique ! Pour les adultes, la ducasse était l'occasion de souffler. On se laissait aller, on dansait même, parfois jusqu'à en perdre haleine.

De quelques manèges et animations, la ducasse s'est enrichie de nouvelles attractions au fil des années. Et puis, quand la fête s'achevait et que les manèges se démontaient, on rentrait chez nous, la tête pleine de souvenirs, le cœur un peu plus léger.



La fête foraine

La ducasse, autrefois célébration populaire pour les mineurs, était l'occasion de s'évader des difficultés du travail et de passer un moment en famille. Au début du XX^{ème} siècle, "faire ducasse" était l'événement festif phare de l'année. Les familles se retrouvaient autour du traditionnel "lapin aux pruneaux" et "quartier de tarte", avant de profiter des attractions foraines. Les manèges classiques, comme les chevaux de bois et les auto-tamponneuses, étaient suivis d'animations variées : concours de javelot, jeux de cartes, défilés, concerts de jazz et feux d'artifice.

Certaines ducasses proposaient des événements uniques, tels que des courses de facteurs ou une fête nautique sur le canal. Aujourd'hui une ducasse est une fête foraine. Mais la chenille ou le train fantôme d'antan ont été remplacés par des manèges à sensations fortes. Il reste quand même des attractions de jadis comme les stands de tir et la tradition perdue dans de nombreux villages. Concours de cartes, courses cyclistes, concerts et loteries continuent d'animer ces fêtes, préservant ainsi l'esprit joyeux et festif des ducasses.

PLACE DES FEMMES



Une vie de labeur

Quand j'étais petite, je voyais les femmes comme ma mère, être cantonnées à un rôle bien précis : "la bonne du coron". C'était la place qui leur était attribuée. Au début, certaines d'entre elles descendaient au fond avec les hommes, mais un jour, la loi a interdit aux femmes de descendre dans les galeries. Alors, elles sont montées à la surface, pour travailler à trier le charbon. "Être trieuse", c'était une galère sans fin. Elles étaient debout toute la journée, la fatigue leur rongait les jambes. Le bruit incessant du convoyeur à bande, la poussière qui pénétrait dans leurs poumons, les mains abîmées par les éclats de charbon, tout ça, c'était leur quotidien. L'été, c'était la chaleur étouffante, qui les faisait suffoquer. L'hiver, c'était le contraire, le froid mordait, gelant leurs mains. Mais les femmes qui travaillaient ainsi étaient l'exception.

Ma mère, comme toutes les femmes de mineur, passait sa vie à s'occuper de son mari, de ses enfants, de la maison.

On ne la reconnaissait jamais vraiment pour ce qu'elle faisait, mais elle avait pourtant tellement de mérite.

Mon père descendait à la fosse, usé par le travail, avec la silicose qui le rongait lentement. Et ma mère, elle, devait non seulement s'occuper de lui, mais aussi élever les enfants.

Les familles étaient grandes et tout était à faire. Elle faisait tout cela, sans jamais se plaindre.

J'ai donc grandi en voyant ma mère travailler sans relâche.

Le matin, avant même que le soleil ne se lève, elle était déjà debout. Il fallait réveiller les enfants, préparer le petit déjeuner, laver le linge, nettoyer la maison... C'était un travail presque invisible, mais tellement essentiel. Elle n'avait jamais de répit et pourtant, personne ne la voyait vraiment, on ne parlait jamais d'elle, comme si sa vie était faite pour être oubliée, mais moi, je n'oublie pas.



Égalité femme homme

Aujourd'hui, bien que l'égalité professionnelle entre hommes et femmes ait fait des progrès en France, des défis demeurent. Une femme sur deux occupe un emploi salarié, mais elle gagne en moyenne 16 % de moins que ses homologues masculins et accède moins fréquemment à des postes à responsabilités. Ces inégalités salariales sont liées à des discriminations et à des choix professionnels souvent influencés par le genre. En matière de violences, bien que des mesures aient été prises, environ 150 femmes perdent encore la vie chaque année sous les coups de leur partenaire. Si la représentation politique des femmes a progressé (avec 40 % de députées en 2023), elles restent néanmoins sous-représentées dans les plus hautes fonctions de pouvoir.

L'histoire des droits des femmes est relativement récente, avec l'obtention du droit de vote en 1944 et l'accès à la contraception grâce à la loi Neuwirth de 1967.

Il faudra attendre les années 1980 pour voir apparaître les premières lois sur l'égalité professionnelle et jusqu'aux années 2000 pour une véritable égalité avec les hommes, ainsi que des protections renforcées contre les violences conjugales. Cependant, il reste encore beaucoup à faire pour atteindre une égalité réelle, tant dans la société que dans les mentalités.

COMMÉMORATIONS



Marie-Agnès CAULLET

Fille d'un mineur et d'une maman qui travaillait à la mine

Un hommage à coup de pinceaux

Je vis rue Dacquin depuis 17 ans. Le quartier a bien changé grâce aux aménagements de l'espace central et à la rénovation récente de ma résidence. La verdure y apporte une bouffée d'air frais et les rires des enfants résonnent chaque jour. C'est agréable de voir cet endroit évoluer. Mon père, mineur, a dû prendre une retraite anticipée à cause de la silicose. Pour moi, la commémoration est un moment chargé d'émotions, un hommage à ceux qui ont souffert et sacrifié tant pour les générations futures. Je suis la troisième d'une fratrie de sept enfants : six filles et un garçon. Nous vivions dans un baraquement en bois à Hénin-Liétard, une petite maison rudimentaire, sans réel confort. Ces souvenirs ont marqué ma vie à jamais.

La réalisation de la fresque sur le pignon de ma maison, que j'ai suivie jour après jour en septembre, est un symbole fort. J'ai vu l'œuvre prendre vie, sous la main experte de Jessica, l'artiste - je l'appelle par son prénom - et les deux messieurs à ses côtés. Maintenant, je vois cette fresque chaque jour.

Pour moi, le trou au centre représente la mine, le charbon, mais aussi l'espoir d'un avenir meilleur pour nos enfants. Quand ils m'ont invitée à m'éloigner pour mieux apprécier l'ensemble, l'impact a été saisissant. La fresque s'intègre parfaitement au quartier. Elle mérite qu'on prenne le temps de l'admirer, car chaque détail porte une signification profonde. Les enfants qui y sont dessinés symbolisent les sacrifices faits par nos parents et nos aînés. Je suis convaincue que ceux qui ont vécu cette époque ne voudraient pas que leurs enfants connaissent la même souffrance.

C'est un honneur d'avoir cette œuvre «chez moi», un bel hommage à ceux qui ont traversé la dureté des mines. Quant à la commémoration, je la vis de ma fenêtre. C'est là, dans ce coin tranquille, que je trouve ma place. Ma mère a aussi travaillé à la mine et cet héritage n'est pas facile à oublier. Mon petit-fils Sully, encore trop jeune pour comprendre, finira par saisir l'importance de ce passé. Cette fresque est une mémoire à transmettre.



La fresque

La Ville de Liévin rend hommage aux victimes de la catastrophe en créant une fresque près du mémorial, dans le quartier Saint Amé. Ce projet est porté par Run.Da.ART, une association spécialisée dans le Street Art, qui a pour but de promouvoir l'art, organiser des événements culturels et établir des partenariats à l'échelle nationale et internationale. Elle a été mandatée pour sélectionner l'artiste qui a réalisé la fresque.

L'artiste choisie, Rouge Hartley, se distingue par ses installations vidéo, ses performances et son engagement dans l'espace urbain, notamment autour des thèmes de la précarité et du féminisme. Diplômée des Beaux-Arts de Bordeaux, elle a développé une pratique fondée sur l'observation des espaces publics, questionnant les valeurs qu'ils véhiculent. Son travail se caractérise par une attention particulière aux contextes locaux et cherche toujours à révéler une singularité ou un rêve collectif.

Pas-de-Calais habitat a "prêté" le pignon de la résidence située rue Louis Daquin et a entrepris les travaux nécessaires à la création de cette "toile" singulière.

